

ESSAI

PHILOSOPHIQUE

SUR LE

MONACHISME.

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE MONACHISME.

Par M. L.



PARIS.

M. DCC. LXXVI.



ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LE MONACHISME.

INTRODUCTION.

MOINE vient du grec μόνος qui ſignifie ſeul. Ainſi un moine eſt un être dévoué à vivre dans la ſolitude. Le monachiſme eſt donc directement contraire à la ſociété. Cette haine pour ce que le commun des hommes recherche le plus ardemment, cette fuite de ſes ſemblables a été ſanctifiée par le chriſtianiſme (*) : mais il n'en eſt pas l'époque. Le

(*) Par le chriſtianiſme mal entendu ; car on ſait qu'au tems des apôtres, les chrétiens n'avoient pas de pareilles inſtitutions. Le goût de la retraite ne doit pas être enviſagé comme la cauſe du monachiſme : c'eſt comme ſi l'on prétendoit

goût de la retraite eſt preſque auſſi ancien que le genre humain. Dans tous les tems il s'eſt trouvé des cœurs trop fiers pour ſe plier aux ſoupleſſes qui ſont inſéparables de cette réunion des hommes que l'on appelle *ſociété*; ou trop mous pour remplir les devoirs pénibles qu'elle impoſe ; ou trop tendres pour ſoutenir la vue des maux qu'elle entraîne.

Ils fuyoient les foules tumultueuſes que l'intérêt aſſemble, & que le même intérêt diſperſe. Dans la plus haute antiquité, on trouve des ſages, & enſuite des philoſophes qui penſerent ainſi. Jaloux de leur repos, ou guidés par l'amour de la vertu, ils prenoient le parti de l'aller pratiquer dans les lieux les plus ſauvages, loin de toute habitation humaine. Les bracmanes aux Indes, une partie des prêtres en Egypte, les mages chez les Perſes, les druides chez nos ancêtres, vivoient ainſi iſolés du reſte de la ſociété. Ils couloient des jours tranquilles, loin

que les diſpoſitions à la bienfaiſance ſont le principe de la prodigalité. *Note de l'éditeur.*

d'elle & des agitations qui la troublent.

Cependant leurs loiſirs n'étoient pas infructueux ; ils apprenoient par l'inſpection des aſtres, à diſtinguer le cours des ſaiſons. Ils approfondiſſoient les loix de la nature : ils développoient celles de la morale. Ils cherchoient dans les ſimples, des remedes aux maladies cauſées par l'intempérance qu'ils avoient le bonheur de ne pas connoître, & par la foibleſſe de notre conſtitution dont ils n'étoient pas exempts.

C'eſt une choſe remarquable que ces eſpeces d'anachoretes aient été par-tout les premiers légiſlateurs, les premiers médecins, les premiers poëtes ; enfin les inventeurs de preſque tous les arts. C'eſt de leurs cabanes que ſont partis en tous genres les premiers traits de lumiere qui ont éclairé le monde. Dans le fond de ces déſerts, ils étoient donc toujours utiles à leurs ſemblables, pour qui leurs principes ſembloient annoncer tant d'éloignement.

Avec le tems, quelques-uns d'entr'eux abuſerent de ces arts même qu'ils avoient

créés. Ils s'en servirent pour accréditer des prestiges, & justifier des mensonges. Parce qu'ils avoient su épier la marche des planetes dans le ciel, ils prétendoient y lire aussi celle des événemens qui devoient arriver sur la terre. Ils déshonorerent, par des artifices punissables, l'invention sublime de la religion, dont le développement leur étoit dû comme le reste. Au lieu d'un Être souverain, tout-puissant, témoin inévitable du désordre, & vengeur inflexible du crime, ils prêcherent des dieux foibles, capricieux, plus flattés de l'encens des hommes que de leurs vertus, & disposés à pardonner le mépris qu'on auroit pour eux, en faveur du respect qu'on marqueroit à leurs ministres.

Ils allerent jusqu'à donner la parole à des fantômes qui n'existoient pas. Pour assurer plus de poids à leurs menaces, ils les firent sortir de ces bouches inanimeés qui ne pouvoient s'ouvrir. Joignant l'adresse à l'effronterie, ils séduisirent, ils gouvernerent sans peine une populace crédule, qui trembloit à la voix d'un oracle, & ne s'en plongeoit

pas moins hardiment dans les vices les plus honteux.

Plusieurs d'entr'eux, pour étonner le peuple, & profiter de cette admiration stupide qui lui fait concevoir du respect pour tout ce qui est à la fois difficile & extravagant, s'imposoient des devoirs pénibles & supérieurs, en quelque sorte, aux forces de la nature. Ils se soumettoient, comme les pytagoriciens & les brames leurs premiers maîtres, à un régime excessif. Ils renonçoient à tous les alimens tirés des animaux.

D'autres avoient déjà adopté le vœu, renouvellé depuis, & sanctifié dans notre religion, d'une chasteté inviolable; mais plus conséquens, ou plus sinceres, ou plus dupes en cela que nos moines, en faisant ce vœu, ils s'ôtoient le pouvoir d'y manquer. La formule par laquelle ils s'y assujettissoient, étoit l'opération qui en rendoit l'infraction impossible.

S. Jérôme, dans son ouvrage contre Jovinien, assure qu'à Athenes les hiérophantes détruisoient en eux le germe des desirs, par

le fréquent uſage de la cigue, & que quand ils étoient parvenus au degré le plus éminent du pontificat, ils le payoient par le ſacrifice entier de leur virilité. Eraſme, il eſt vrai, penſe que ces hiérophantes n'étoient pas des prêtres; mais ſeulement des eſpeces de ſacriſtains, commis à la garde des choſes ſaintes. En ce cas, leur miniſtere auroit donc paru exiger plus de pureté; & ſans doute le peuple leur rendoit, par une conſidération plus flatteuſe, l'équivalent du prix qu'ils en avoient donné.

Chez les Syriens, c'étoit le ſacerdoce même qui étoit incompatible avec les facultés de l'homme. Les galles des temples de Cybele & d'Atis, ſe privoient de l'organe de la génération: ils s'en faiſoient gloire, & l'ordre de la prêtriſe conſiſtoit pour eux dans ce retranchement qui les en rendoit dignes.

Ceux-là, ſi l'on en croit pluſieurs écrivains, avoient déjà imaginé de lever un impôt ſur la crédulité des peuples, & de s'enrichir, en affectant une indigence qui exci-

toit la compaſſion. Ils parcouroient les campagnes, en portant les ſtatues de la déeſſe, & recevant les libéralités des ames dévotes. On les accabloit de préſens en grain, en vin, en lait, en miel. Si ces détails ſont vrais, ils ont, au moins ſur cet article, été les prédéceſſeurs de nos religieux mendians.

Mais les colonies d'un fanatiſme funeſte, ſur-tout à ceux qu'il animoit, étoient rares, peu nombreuſes, & encore moins conſidérées chez les païens. Toutes étoient iſolées, indépendantes les unes des autres : l'extrême tolérance, qui faiſoit le fond de la religion à laquelle on tâchoit de les lier, empêchoit qu'elles ne devinſſent puiſſantes & cruelles.

D'ailleurs, en général, elles n'exigeoient pas le ſacrifice entier de la liberté, de la part des membres qui vouloient bien s'y incorporer. On y étoit admis quand on ſe ſentoit aſſez de ferveur pour en ſuivre les inſtitutions : on ſe retiroit ſans crainte & ſans honte, quand un autre goût ſuccédoit à celui de la retraite. Les veſtales même, ſou-

mifes à des peines quand elles venoient à prévariquer dans l'exercice de leur miniftere, ne paffoient pas leur vie entiere fous ce joug rigoureux. Elles en étoient délivrées avant l'âge où la reftitution de leurs facultés auroit pu ne paroître qu'une charge nouvelle. A trente ans, elles étoient rendues au monde, & pouvoient devenir des meres de famille refpectées, après avoir été des religieufes édifiantes.

Ce n'étoit donc pas une abnégation fans retour de foi-même & de leurs pareils, qui conduifoit dans leur retraite les folitaires du paganifme. Elle étoit volontaire & utile. Ils ne ceffoient pas d'être citoyens. Si du fond de leurs afyles il eft forti des raifonnemens, des fyftèmes peu honorables à la philofophie ; au moins leurs méprifes & leurs fuperftitions n'ont jamais enfanglanté la terre : elles l'ont quelquefois confolée.

Les Juifs adopterent, peut-être d'après les inftitutions égyptiennes, le goût de la folitude, & même des fectes philofophiques ; & comme les loix de cette nation étoient en-

général plus féveres, leurs mœurs plus dures, les établiffemens que la ferveur y fit naître prirent auffi une teinte plus éloignée des pratiques ordinaires de la vie. Les nazaréens, les récubites, les enfans des prophetes s'y vouoient non feulement à une retraite rigoureufe, mais à des pratiques fingulieres, à un régime plus auftere que celui des fpéculateurs païens, qui leur en avoient fourni l'idée.

Les uns s'engageoient à ne pas fouffrir que le fer paffât fur leur tête; ils ne buvoient point de vin; ils s'interdifoient de certains alimens. Les autres fe raffembloient en troupes dans des lieux plus habités : ils s'y livroient à des exercices de piété en commun: ils s'y foumettoient aux ordres abfolus d'un chef. Leur nourriture étoit fimple, apprêtée & fervie fans façons, & fans diftinction, comme on le voit par les hiftoires d'Elie & cent paffages de l'ancien teftament. Mais ce font fur-tout les efféniens qui méritent le plus notre attention, parce qu'ils femblent avoir été le modele fur lequel fe font for-

més les moines dans le ſein de l'égliſe.

Quand on lit dans Joſeph le tableau qu'il fait de leurs mœurs & de leurs regles, on croit qu'il eſt queſtion du plus parfait de nos inſtituts monaſtiques. On y trouve la néceſſité d'un noviciat, l'éloignement du mariage, l'amour de la pauvreté, la haine des aiſances de la vie, l'habitude d'une nourriture commune, des habillemens plutôt mal-propres que ſimples, cette eſpece de rage qui porte les hommes liés à un genre de vie auſtere, à multiplier les compagnons de leur ſervitude, & à faire, des jeunes gens confiés à leurs ſoins, des proſélites, ſoit pour conſerver ſur eux l'empire que doit naturellement donner cette eſpece d'adoption ſpirituelle, ſoit pour ſe juſtifier à eux-mêmes la ſingularité de leurs régimes, par la facilité avec laquelle d'autres s'y ſoumettent.

On y trouve encore l'uſage des excommunications, & cette dureté impitoyable qui dévoue à l'indifférence, au mépris, à la haine de toute l'aſſociation, quiconque en a été retranché; & cet enthouſiaſme qui fait bra-

ver aux hommes perſuadés, les fatigues, les dangers, les tourmens, la mort même; enfin tout ce qui peut caractériſer des ſolitaires pieux, livrés à une contemplation plus édifiante qu'utile, & plus jaloux de ſe délivrer eux-mêmes des peines attachées à la ſociété, que de les adoucir pour les autres.

Voyons comment les principes étendus, modifiés, perfectionnés, ou dénaturés depuis, par le zele, par l'ambition, par la foibleſſe, ont donné lieu à tous les établiſſemens dont l'Europe chrétienne eſt couverte. Ils tiennent aujourd'hui un rang conſidérable dans notre hiérarchie eccléſiaſtique: les moines en forment une portion importante, ſous le nom de clergé régulier.

S'ils n'ont pas ſur le clergé ſéculier une juriſdiction directe, les privileges qui les dérobent à celle des évêques, l'opulence qui les diſtingue des prêtres ordinaires, l'avantage qu'ils ont d'exiſter en corps toujours aſſemblé, de former des communautés riches & nombreuſes, toujours exiſtantes, leur donnent ſur le bas clergé une ſupério-

rité effective. De plus, la facilité qu'ils ont à entretenir des correspondances dans tous les pays chrétiens, l'abus qui les autorise à y suivre des loix particulieres, & y reconnoître des souverains étrangers; la forme de leur gouvernement, qui réunit ce que la religion & la politique ont jamais imaginé de plus fort, pour subjuguer les hommes, leur ont long-tems assuré dans les affaires publiques une prodigieuse influence. Il n'est indigne ni de l'histoire ni de la philosophie de suivre l'origine & la formation de ces grands corps, & de voir comment les hommes austeres sont parvenus à troubler tant de fois le monde chrétien, précisément parce qu'ils avoient fait un serment solemnel de se détacher pour jamais du monde & de tout ce qui lui appartient.

On peut distinguer, dans l'histoire du monachisme, trois époques importantes, distinctes, qui forment, s'il est permis de le dire, autant de dynasties séparées dans cet empire d'un genre nouveau; une seule en orient, & deux en occident. Les Antoines,

les Basiles, furent les fondateurs de la premiere. La seconde s'honore d'avoir eu S. Benoît pour patriarche, & la troisieme commence à S. François. Chacune d'elles a un caractere propre, une sorte d'esprit par lequel on peut la désigner. Le goût du trouble, des factions, des tracasseries sanglantes & meurtrieres, fut celui du monachisme grec. La jouissance des plus grandes richesses, le crédit, la puissance qui les donnent, furent, après l'exemple des plus brillantes vertus, l'apanage des bénédictins, des bernadins, &c. Enfin un amour raffiné de la pauvreté, un dévouement volontaire à l'indigence, avec une soumission sans réserve à la cour de Rome, & tous les effets qui pouvoient en résulter, sont les symptomes caractéristiques auxquels on peut reconnoître les religieux mendians.



CHAPITRE I.

Premiere époque du monachiſme. Son établiſſement chez les chrétiens orientaux.

Le chriſtianiſme, fondé dans l'humiliation, formé dans l'obſcurité, dut adopter dès le commencement tous les principes de ferveur & de régularité communs aux inſtituts que le mépris & la haine des hommes accompagnent à leur naiſſance. Jéſus-Chriſt avoit dit hautement que ſon royaume n'étoit pas de ce monde. Pour ſe rapprocher davantage de la pureté de ſes maximes, ſes premiers diſciples croyoient ne pouvoir trop s'écarter de ce monde trompeur, que leur Légiſlateur avoit proſcrit.

Ils refuſoient de le ſervir, de peur de nuire à leur avancement ſpirituel. Ils fuyoient les fonctions embarraſſantes de la ſociété. Ils ſacrifioient la poſſeſſion même de leurs biens à l'amour du repos & de la pauvreté. Il ſembloit qu'ils fuſſent plus jaloux du titre de chrétiens, que de celui d'hommes; & pen-

dant aſſez long-tems la premiere marque de converſion de la part d'un gentil, étoit d'apporter tout ſon argent entre les mains du prêtre dont les diſcours l'avoient touché.

On trouve dans les écrits des peres de ce tems-là, & même dans leur conduite, des preuves inconteſtables de cette façon de penſer. Ils ſoutinrent qu'un vrai diſciple de Jéſus-Chriſt ne devoit exercer aucun emploi civil; proſcrivirent les dignités & toutes les fonctions ſociales, comme autant d'entraves qui s'oppoſoient aux progrès de la perfection évangélique: ils les interdirent à leurs enfans ſpirituels, comme des ſoins aviliſſans, indignes d'une ame régénérée par le baptême, & directement oppoſés à ſes devoirs (*).

(*) Sans entrer dans la diſcuſſion des principes de M. L... il nous permettra d'obſerver que tout ce qu'il dit des opinions avancées par les peres, n'a aucun fondement dans l'évangile. C'eſt cependant à cette ſource qu'il faudroit remonter, ſi l'on veut ſe montrer équitable. Tertullien, qui vivoit ſur la fin du ſecond & au commencement du troiſieme ſiecle de l'égliſe, donna, comme l'on ſait, dans les erreurs des montaniſtes, directement oppoſées, ſur les points dont il s'agit ici, à la doctrine de Jéſus-Chriſt & des apôtres. *Note de l'éd.*

Tertullien, dans ſon traité *de la couronne des ſoldats*, dit nettement qu'*il n'eſt pas permis à un chrétien de porter les armes.* Il appelle de petites couronnes qui étoient alors en uſage parmi les troupes, *les pompes du diable*, & prétend que de les mettre ſur ſa tête, *c'étoit un péché contre nature.* Au traité *de l'idolatrie*, il avance qu'un chrétien ne *ſauroit en conſcience être juge ou magiſtrat.* Dans ſon apologétique ; il fait aſſez entendre que *le ſceptre de l'empire* eſt incompatible avec le *caractere de chrétien.*

Il eſt vrai que ſon opinion ne ſubſiſta pas ; les peres qui écrivirent après lui, changerent d'avis, quand ils virent Conſtantin diſpoſé à unir le diadême impérial avec le bandeau de cathécumene ; mais cela n'arriva que deux ſiecles après. Du tems de Tertullien, tout le monde penſoit comme lui ; & l'incompatibilité des occupations mondaines, avec les œuvres qui conduiſoient à la vie éternelle, étoit le ſyſtême général & reçu (*).

(*) Voilà ce que M. L. ne prouve pas. On lui accorde que Tertullien & après lui pluſieurs peres

Dans les ſiecles ſuivans, Lactance, S. Baſile, S. Grégoire, & d'autres peres conſerverent à peu près la même façon de penſer. L'idée qu'ils ſe formoient d'un chrétien, étoit toujours celle d'un être purement paſſif, uniquement occupé du ciel, diſpoſé à tout ſouffrir ſur la terre, & obligé de renoncer ſans ménagement au commerce des hommes charnels, pour obtenir d'être admis dans la compagnie des élus.

D'après ce ſyſtème de déſappropriation, d'après ces maximes d'un renoncement univerſel à toute propriété, on conçoit que le goût de la ſolitude & de la retraite dut ſe multiplier parmi les chrétiens. Les perſécutions le développerent encore davantage,

de l'égliſe ont mal préſenté la doctrine du renoncement; mais on lui nie que leur opinion ait été celle de tout le monde. On convient que les chrétiens chercherent dans les déſerts un aſyle contre les perſécutions; mais Paul, Antoine, & leurs diſciples vivoient au commencement du quatrieme ſiecle. C'eſt alors que Rome vit dans ſes murs les premiers moines; & cette date, que M. L. a négligée, ou que la rapidité de ſa narration l'empêche de citer, change l'état de la queſtion. *Note de l'éd.*

& y ajouterent une nouvelle énergie. Des hommes qui haïssoient le monde, & s'en voyoient haïs, qui s'y trouvoient exposés à des recherches, à des tourmens, & ne trouvoient dans les plaisirs, dans les possessions, aucun dédommagement, devoient avoir peu de peine à le fuir. Ils cherchoient donc des retraites éloignées; ils s'ensevelissoient dans des cavernes, dans des déserts, où ils pouvoient exercer sans témoin des vertus que le siecle abusé vouoit au ridicule, ou au supplice.

Ils y vivoient d'abord rigoureusement seuls. Les Pauls, les Antoines se distinguerent dans ce genre de vie, redoutable pour des cœurs moins pleins d'une désappropriation absolue, moins persuadés de la récompense infailliblement attachée à tant de sacrifices. L'Egypte sur-tout, renommée par la chaleur de son climat, par l'ardeur qu'il communique aux imaginations, par les déserts qui l'entouroient dès-lors, & l'ont peut-être toujours entourée, fut le premier & le plus célebre théatre de ces combats de

l'enthousiasme religieux contre la foiblesse humaine.

Le goût de ses anciens habitans pour l'architecture, avoit, par un heureux hasard, préparé des asyles à cette ferveur courageuse. Les pyramides, les obélisques, dont les Pharaons avoient chargé la terre, laissoient dans son sein de vastes cavités où le zele chercha des demeures. Il y trouvoit ce qu'il cherchoit, une sécurité inaltérable, une demeure incommode, un oubli absolu; rien ne manquoit, à ces ardens reclus, de ce qu'il leur falloit pour braver leurs ennemis & macérer leurs corps.

Bientôt cependant leur nombre s'accrut au point que ces déserts purent passer pour des pays peuplés. La fermentation qu'excitoit dans le monde le récit de leurs vertus, leur amenoit sans cesse de nombreuses colonies. Alors ils se subdiviserent en différentes répartitions proportionnées aux forces, à l'enthousiasme de chacun d'eux. On eut des hermites, fideles à la premiere institution, & qui observoient avec scrupule la

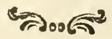
clôture impénétrable de leurs prédécesseurs ; des anachoretes, vivant dans des cellules séparées, il est vrai, de la peuplade commune, mais cependant partageant les exercices communs, & ne renonçant pas absolument au commerce, ou du moins à la vue des humains ; des cénobites, rassemblés dans des antres, especes de niches, où un travail assidu (*) & un silence édifiant les transformoient en quelque sorte en des animaux laborieux, qui cachoient les plus grandes vertus sous l'extérieur le plus simple, le plus rustique ; & enfin des moines vivant dans des monasteres avec plus de liberté, quoique sous le joug d'une regle sévere, & d'un supérieur despotique.

Ce sont sur-tout ces derniers qui prévalurent avec le tems, parce que leur réunion leur donna plus de poids, & que toute forme d'administration qui fait concourir plusieurs

(*) Quelque nom que l'on donne aux premiers partisans de la vie monastique, il faut convenir qu'ils cherchoient, par un travail assidu, à dompter la fougue des passions & à se rendre utiles aux autres hommes. *Note de l'éditeur.*

mains à un même but, ſous une ſeule autorité, acquiert bien plus de force pour réſiſter aux attaques & ſurmonter les obſtacles qu'on peut lui oppoſer. C'eſt à eux que les Pacomes, les Baſiles, donnerent leurs regles. Le ſilence, la ſoumiſſion, la contemplation ſpéculative des choſes du ciel, en ſont ſurtout les baſes ; & dans les premiers momens, dans les tems où l'inſtitution du chriſtianiſme, encore voiſine de ſon principe (*), exerçoit ſur les cœurs, dans toute ſon étendue, cet empire que donne l'enthouſiaſme, ce n'étoit pas aux ſimples privations qu'ils ſe bornoient. Ils regarderent les beſoins de la nature, comme des crimes. Se livrant entiérement aux idées de ſpiritualité, dont ils étoient pleins, ils traiterent leurs corps avec une cruauté dont le ſimple récit fait encore frémir ceux qui en liſent les détails.

(*) Pacome vivoit au commencement du quatrieme ſiecle; Baſile étoit contemporain de l'empereur Julien. *Note de l'éditeur.*



CHAPITRE II.

De la vie des premiers moines ou anachoretes orientaux.

Il faut l'avouer, la vie que menoient dans les monasteres ceux qui tendoient à la perfection, n'étoit qu'un supplice prolongé, une torture perpétuelle. S'il en faut croire les chroniques du tems, la plupart se déchiroient volontairement le corps avec des chaînes garnies de pointes de fer qu'ils portoient en façon de ceinture, & ils ne les ôtoient que quand la pourriture des plaies donnoit lieu de redouter la gangrene.

D'autres se dévouoient à rester toute leur vie debout, à l'air, sans s'asseoir, sans se coucher, même pour dormir. D'autres, poussant plus loin le raffinement, se tenoient dans la même posture, mais sur un seul pied. Quand ils vouloient se reposer, ils n'avoient d'autre appui qu'une corde passée à la hauteur du bras.

Les stilites formoient une secte particu-

liere. Ils ſe bâtiſſoient des colonnes droites & découvertes, à une aſſez grande hauteur. Ils y pratiquoient une eſpece de chaire entourée d'une baluſtrade, où ils paſſoient leurs jours ſans en deſcendre, expoſés aux injures de l'air. Ils faiſoient même de tems en tems élever leurs colonnes, à meſure qu'ils vieilliſſoient, comme s'ils euſſent cru par-là ſe rapprocher davantage du ciel auquel ils aſpiroient.

Jean Moſchus, dans ſon *Pré ſpirituel*, rapporte que pluſieurs d'entr'eux ne mangeoient que quand on les alloit voir. Ainſi le nombre de leurs repas dépendoit de celui des viſites; & cet auteur avoue naïvement qu'il leur en rendoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, pour leur donner occaſion de jeûner moins long-tems. Cette eſpece de pénitence n'auroit pas été rude, dans un pays fréquenté: mais elle devoit être pénible & dangereuſe au milieu des ſables de la Thébaïde, à l'extrêmité de l'Afrique.

Il y en avoit d'autres qui, ſans ſe diſtinguer par ces macérations frappantes, en pra-

tiquoient de plus fecretes qui n'étoient pas moins difficiles. S. Macaire d'Alexandrie paffoit tous les carêmes debout, fans dormir, & fans manger autre chofe qu'une feuille de chou crud chaque dimanche. Saint Hilarion vivoit de quinze figues par jour; & il en paffoit quelquefois quatre fans rien prendre, quand il s'appercevoit en lui de quelque mouvement de la chair : ce qui devoit être rare avec un pareil régime.

S. Antoine vivoit auffi fobrement : de plus, il ne couchoit jamais que fur la terre nue, dans des tombeaux. Il y étoit fouvent battu par le diable, qui le brifoit de coups, de forte que le lendemain il ne pouvoit fe relever.

L'humidité feule de cet étrange lit pouvoit le réduire en cet état. Bien des lecteurs croiront que ces diables n'étoient autre chofe que des rhumatifmes : mais enfin, quand ces combats, dont il croyoit porter les marques, n'auroient été que les rêves d'un cerveau affoibli par le défaut d'alimens, il en réfulteroit toujours une preuve de ce qu'il

s'agit de faire voir ici, de l'auſtérité extrême à laquelle ſe livroient les premiers ſolitaires.

Pour s'en faire un tableau frappant & terrible, il n'y a qu'à jeter les yeux ſur celui qu'en a tracé un témoin oculaire. Voyez ce que S. Jean Climaque raconte, dans ſon *Echelle ſainte* (*), d'un monaſtere d'Egypte, où il avoit demeuré lui-même.

On y voyoit des vieillards, après quarante ou cinquante ans de profeſſion, obéir avec une ſimplicité d'enfans : les railleries, les conteſtations, les diſcours inutiles en étoient bannis ; chacun s'étudioit à édifier ſon frere. L'abbé maltraitoit ſouvent les plus parfaits,

(*) Ou les *Degrés pour monter au ciel*. Ce titre, ainſi que celui de *Pré ſpirituel*, en rappelle d'autres donnés dans des tems modernes à des livres du même genre, comme la *Seringue ſpirituelle*, les *ſept Trompettes*, &c. Cette échelle eſt compoſée de trente degrés qui compoſent chacun au moins une vertu. Les préceptes y ſont ſouvent appuyés d'exemples. C'eſt une eſpece d'inſtitution complete à la vie monacale. L'auteur étoit un moine célebre, qui étant entré dans le cloître à vingt ans, avoit paſſé une grande partie de ſa vie à la tête d'un monaſtere nombreux.

ſans aucun autre ſujet que de les exercer, les faire avancer dans la vertu, & inſtruire les autres par leur exemple.

A un mille de ce monaſtere, il y en avoit un petit nommé *la priſon*, où s'enfermoient volontairement ceux du grand monaſtere, qui, depuis leur profeſſion, étoient tombés dans quelques péchés conſidérables. C'étoit un lieu affreux, ténébreux, ſale, infect. Tout y inſpiroit la penitence & la triſteſſe. On n'y allumoit jamais de feu : on n'y uſoit ni de vin, ni d'huile, ni d'aucune autre nourriture que de pain & de quelques herbes. Depuis qu'ils y étoient entrés, ils n'en ſortoient plus, juſqu'à ce que Dieu fît connoître à l'abbé qu'il leur avoit pardonné.

On exigeoit d'eux une oraiſon preſque continuelle; toutefois, pour éviter l'ennui, on leur donnoit quantité de feuilles de palmes à mettre en œuvre. Ils étoient ſéparés un à un, ou tout au plus deux à deux, & avoient pour ſupérieur particulier un homme de vertu ſinguliere, nommé Iſaac. Saint Jean Climaque, ayant prié l'abbé de lui faire

voir cette prifon, y demeura un mois ; & voici comme il en parle.

“ J'en vis qui paffoient la nuit à l'air tout
„ debout, forçant la nature pour s'empê-
„ cher de dormir, & fe reprochant leur lâ-
„ cheté quand le fommeil les preffoit ; d'au-
„ tres, les yeux tournés vers le ciel, deman-
„ doient du fecours avec des gémiffemens &
„ des foupirs ; d'autres, les mains liées der-
„ riere le dos, le vifage penché vers la terre,
„ crioient qu'ils n'étoient pas dignes de re-
„ garder le ciel, & n'ofoient parler à Dieu
„ dans leurs prieres, tant ils fentoient leur
„ confcience troublée. Quelques-uns, affis
„ à terre fur un cilice & de la cendre, ca-
„ choient leur vifage entre leurs genoux,
„ & frappoient la terre de leur front (*),

(*) Il y a probablement ici quelque méprife. L'enthoufiafme de l'auteur de la defcription l'avoit rendu moins difficile quand il voyoit, ou plus crédule quand il ecrivoit. L'attitude dont il parle ici, exigeroit une foupleffe & une force prodigieufes. J'invite mes lecteurs, non pas précifément à monter *l'échelle fainte*, mais à effayer la vigueur de leur jeuneffe dans le tour de force

„ ou ſe battoient la poitrine, avec des ſou-
„ pirs qui ſembloient leur arracher l'ame.

„ Les uns trempoient le pavé de leurs lar-
„ mes, les autres ſe reprochoient de n'en
„ répandre pas aſſez. Les uns crioient com-
„ me on fait à la mort des perſonnes cheres,
„ les autres retenoient au-dedans leurs gé-
„ miſſemens. J'en vis qui paroiſſoient hors
„ d'eux-mêmes, endurcis par la douleur &
„ comme inſenſibles. D'autres aſſis triſte-
„ ment, leurs regards arrêtés à terre, bran-
„ loient continuellement la tête, & pouſ-
„ ſoient du fond du cœur des rugiſſemens
„ de lion.

„ Les uns, pleins d'eſpérance, deman-
„ doient ardemment la rémiſſion de leurs pé-
„ chés : les autres, par un excès d'humilité,
„ s'en croyoient indignes. D'autres deman-
„ doient d'être tourmentés dans cette vie,
„ pour obtenir miſéricorde en l'autre. La

qu'on attribue ici à des ſquélettes exténués par les macérations : ils verront s'il eſt aiſé à un homme aſſis, de battre la terre avec ſon front entre les deux genoux.

„ plupart accablés de remords disoient qu'ils
„ seroient contens d'être privés du royau-
„ me céleste, pourvu qu'ils fussent exempts
„ des peines éternelles.

„ Je leur ai entendu tenir des discours ca-
„ pables d'exciter à componction les pierres
„ même. Nous savons, disoient-ils, qu'il
„ n'y a point de supplice dont nous ne
„ soyons très-dignes, & que nous ne pou-
„ vons satisfaire à la multitude de nos det-
„ tes, quand nous assemblerions toute la
„ terre pour pleurer avec nous. Nous vous
„ supplions seulement, Seigneur, de ne
„ nous pas punir dans toute la rigueur de
„ vos jugemens, mais avec miséricorde :
„ car nous n'osons demander d'être entiére-
„ ment délivrés de nos peines. De quel front
„ le pouvons-nous faire, après avoir man-
„ qué à nos promesses, & abusé du premier
„ pardon ?

„ Là, on voyoit accompli au pied de la let-
„ tre ce que dit David : des hommes cour-
„ bés & abattus de tristesse, dont les corps
„ étoient pleins de corruption, & qui n'en

„ prenant plus aucun ſoin, oublioient la „ nourriture, mêlaient de leurs larmes l'eau „ qu'ils buvoient, & mangeoint la cendre „ avec leur pain. Leur peau étoit attachée „ aux os, & ſéchée comme l'herbe. Vous „ n'y entendiez que ces paroles : malheur, „ malheur à moi ; pardon, pardon, Seigneur, „ miſéricorde, faites-nous grace, s'il eſt „ poſſible !

„ Vous en auriez vu, la langue brûlante „ hors de la bouche. Après avoir goûté un „ peu d'eau, pour ne pas périr de ſoif, ils „ s'arrêtoient. Après avoir pris un peu de „ pain, ils jetoient bien loin le reſte, ſe jugeant „ indignes de la nourriture des hommes, „ puiſqu'ils avoient agi contre la raiſon.

„ Comment y auroit-il place chez eux „ pour les ris, ou les paroles oiſeuſes, ou „ la colere, ou la contradiction, ou la con- „ fiance, ou la joie, ou la vaine gloire ? Ils „ ne s'aviſoient pas de juger perſonne, & „ n'étoient occupés, ni du ſoin de leurs „ corps, ni d'aucune choſe de cette vie. On „ n'y entendoit que des prieres.

„ Ils avoient toujours la mort devant les
„ yeux, & difoient : que deviendrons-nous ?
„ quelle fera la fentence ? quelle fera notre
„ fin ? Y a-t-il quelqu'efpérance de pardon ?
„ Notre priere a-t-elle pu être admife de-
„ vant Dieu ? en a-t-elle été rejetée comme
„ elle le mérite ? Quelle force peut-elle avoir
„ en fortant de levres fi impures ? Nos
„ faints anges gardiens fe font-ils rappro-
„ chés de nous, pour préfenter nos prie-
„ res ? Puis ils fe demandoient l'un à l'au-
„ tte : Mes freres, avançons-nous quelque
„ chofe ? Obtiendrons-nous ce que nous
„ demandons ? Que favons-nous fi Dieu ne
„ ne fe laiffera pas fléchir ? Faifons toujours
„ notre devoir, & frappons à la porte juf-
„ qu'à la fin de notre vie. Courons, mes fre-
„ res, il faut courir & de grande force ; n'é-
„ pargnons point cette malheureufe chair,
„ de peur qu'elle ne nous donne la mort.
„ Ainfi parloient les faints pénitens.

„ Ils avoient les genoux endurcis, les
„ yeux creux, les joues enflammées de leurs
„ larmes, & toutefois le vifage pâle, la poi-

„ trine meurtrie de coups, & quelquefois „ ils en crachoient du ſang. Ils ne connoiſ- „ ſoient ni l'uſage des lits, ni la propreté „ dans leurs habits. Ils ne portoient que des „ haillons déchirés, ſales, pleins de vermi- „ ne. Ils reſſembloient à des criminels dans „ des cachots, ou à des poſſédés. Quelque- „ fois ils prioient l'abbé de leur mettre des „ fers au cou & aux mains, & des entraves „ aux pieds, & de ne les en tirer qu'à la „ mort. Quand ils ſe croyoient prêts de „ mourir, ils le conjuroient de ne pas leur „ donner de ſépulture, mais de les jeter „ comme des bêtes : ce qu'il leur accordoit „ quelquefois, les privant même du chant „ des pſeaumes & de tout honneur fune- „ bre. „

Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que l'eſprit qui produiſoit en Egypte des prodiges d'un genre ſi ſingulier, ſubſiſte encore aux Indes, ſoit qu'il eût paſſé des bords du Gange ſur ceux du Nil, ſoit qu'au contraire il eût reflué de la mer Rouge vers l'océan Indien. Les pagodes de ce vaſte em-

pire

pire ſont encore encore entourées de cénobites, qui donnent aux ames pieuſes l'étrange ſpectacle des excès que la ſuperſtition & le fanatiſme peuvent enfanter.

Il y en a qui paſſent toute leur vie ſur un pied; d'autres qui ne dorment qu'appuyés ſur une corde; d'autres qui ſe font tous les jours ſuſpendre un certain tems par les pieds, au-deſſus d'un feu allumé; d'autres qui ayant paſſé pluſieurs années les bras étendus en croix & levés vers le ciel, en viennent à perdre toute eſpece de mouvement dans ces parties. Elles reſtent ſans ſoutien dans cette attitude; de ſorte que de loin, quand ils marchent, ils reſſemblent, diſent les voyageurs, à un tronc d'arbre qui préſenteroit deux branches dépouillées de leurs feuilles. Il y en a qui ſe ſuſpendent à des crochets de fer enfoncés dans la chair, ou ſe couchent ſur des lits hériſſés de pointes de ce métal.

Quelques-uns pouſſent le renoncement à toute propriété, à tout ſoin corporel, au-delà de ce qu'a jamais fait aucun homme. Ils ne veulent pas prendre la peine de ſe nour-

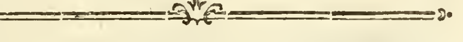
rir. Ils se laisseroient mourir de faim, si l'on n'avoit soin de leur mettre le riz dans la bouche; mais il y a toujours des dévotes qui se chargent avec plaisir de cet emploi récompensé par les bénédictions du ciel.

Plusieurs de ces charlatans poussent encore plus loin le dépouillement de l'humanité. Ils paroissent dignes de servir de modeles à nos quiétistes. Ils sont nus. Les femmes presque nues aussi dans ces climats chauds, vont, quand elles veulent avoir des enfans, leur baiser (*) avec recueillement le principe de la fécondité, sans, dit-on, que leur repos apparent en soit troublé.

Les moines chrétiens, dont nous avons parlé, n'étoient pas venus à ce calme des sens, à cet engourdissement absolu des passions. Au contraire, c'étoit même la révolte de la chair qui faisoit leur plus grand supplice. Dans le fond de leurs déserts, ils étoient éternellement combattus par les tentations que les Indiens affectoient de

(*) Dissertation de l'abbé Banier, sur la religion des bramines.

braver ; & la néceſſité de les écarter ou de les vaincre , ſut une des principales loix de toutes les inſtitutions religieuſes , dont nous parlons.



CHAPITRE III.

De la chaſteté. Idée qu'en avoient les païens, & qu'en ont eue depuis les chrétiens, ſurtout les zélateurs du monachiſme, en orient.

« JE puis dire , ſelon l'expreſſion de David , que *j'ai vu* dans moi *l'impie*, c'eſt-à-dire , le démon de l'incontinence , *auſſi ſuperbement élevé que les cedres du Liban*, & me cauſant par ſa fureur des troubles & des inquiétudes dans l'ame. *Mais ayant paſſé* par les auſtérités du jeûne & de l'abſtinence , *j'ai vu ſoudain* que ſa rage n'étoit plus ardente comme auparavant ; & *l'ayant cherché*, après m'être humilié profondément d'eſprit & de cœur , *je n'ai plus trouvé* en moi *ni le lieu de ſa retraite*, ni la trace de ſes violences. »

Ce ſont là les propres termes de S. Jean Climaque, en ſon quinzieme *degré*, traduits par un éleve de Port-Royal, le vénérable Arnaud d'Andilly. Un homme du monde ſeroit excuſable d'y trouver une allégorie exprimée avec plus de force que de décence, & tout à la fois trop de préſomption & d'humilité.

Ce démon *ſuperbe* étoit, comme je viens de le dire, le grand perſécuteur des ſolitaires : c'eſt ſur-tout à le dompter qu'ils ſe croyoient obligés de donner tous leurs ſoins.

Leurs prédéceſſeurs, dans le paganiſme, avoient eu, comme nous l'avons déjà obſervé, la même idée : mais ils bornoient la privation, ſoit volontaire, ſoit forcée, aux individus qui ſe conſacroient, par une vocation ſpéciale, au ſervice de certains temples. Ils ne penſerent jamais à recommander au genre humain une pratique qui l'auroit anéanti, ſi elle étoit devenue commune, ni à placer au rang des perfections ſociales, un renoncement deſtructif de la ſociété.

C'eſt ce qu'un zele trop ardent fit prêcher aux peres de la primitive égliſe. S. Paul parut ne permettre le mariage que par condeſcendance pour la foibleſſe humaine, & pour éviter les déſordres.

S. Cyprien eſt un de ceux qui ont le plus cherché à concilier cette diſcipline ſévere & effrayante, avec la raiſon. Dans un de ſes ouvrages, il avoue *que le mariage eſt bon*, puiſqu'il vient *de Dieu*; mais il aſſure immédiatement après, que *la continence eſt encore préférable*; & dans un autre écrit, il en rend la raiſon : *C'eſt qu'elle rend égal aux anges, ou même ſupérieur, puiſqu'elle ſuppoſe un combat que ces eſprits céleſtes n'éprouvent point, & une victoire qu'ils ne peuvent remporter.*

D'autres théologiens contemporains ont été bien plus rigoureux. Un archevêque de Sébaſte, nommé *Euſtache*, publioit hautement que *le lien conjugal étoit incompatible avec le ſalut éternel.* Ce prélat étoit arien furieux, & l'on pourroit croire que le deſir d'éblouir les peuples lui faiſoit prêcher une

morale ſi pénible ; mais les orthodoxes tenoient le même langage.

S. Athanaſe, le grand adverſaire d'Arius, dans ſon livre *ſur la virginité*, écrit qu'*un mari pollue le corps d'une femme.* Dans le même ouvrage il s'écrie : *O continence, tu es la joie des prophetes, la gloire des apôtres, la vie des anges & la couronne des hommes ſanctifiés !* Le zele qui enflammoit ſon cœur, ne lui permettoit pas de réfléchir que ces exemples pourroient paroître mal choiſis. Car enfin preſque tous les prophetes & les apôtres avoient des femmes ; & quant aux anges, il ſemble, comme l'a très-bien obſervé S. Cyprien, que n'ayant pas de corps, il étoit injuſte de les propoſer pour modeles à des hommes qui en avoient un.

S. Ambroiſe enſeigne nettement que la *virginité eſt la premiere des vertus.* Mais il n'y a aucun des peres qui ſe ſoit exprimé avec plus de force ſur ce ſujet, que S. Jérôme, dans ſon livre contre Jovinien. Il compare le mariage à *un arbre qui n'a que des racines & des feuilles ; & la virginité, à un*

arbre qui, outre ses feuilles & ses racines, a encore d'excellens fruits. Il semble que ces deux mots présentent une idée toute contraire. Et après il s'écrie, en parlant du devoir conjugal : *Qu'est-ce, s'il vous plait, qu'une chose qui empêche de prier, qui rend incapable de recevoir le corps de Jésus-Christ? Tant que je fais les fonctions de mari, je ne fais pas celles de chrétien.*

Ces expressions donneroient à entendre qu'on exigeoit alors une continence absolue des époux, pour les admettre à la participation des mysteres. Mais peut-être étoit-ce moins la discipline générale de l'église, que l'opinion particuliere de ce rigoureux docteur.

Enfin, si l'on pense qu'Origene ne crut pouvoir assurer son repos dans ce monde, & son salut dans l'autre, qu'en imitant les pontifes de Cybele, & se flatta d'acquérir des droits certains à la vie éternelle, par cette opération périlleuse ; on sentira à quel point l'union des sexes étoit réprouvée par les anciens peres, & par les partisans zélés

du monachiſme, dont en effet rien ne combattoit plus efficacement les vues.

Une obſervation à laquelle on ne peut cependant ſe refuſer, c'eſt que ces prédicateurs d'une morale ſi détachée des ſens, recherchoient avec ardeur la compagnie des femmes, en proſcrivant ſi hautement le mariage chez leurs diſciples.

S. Paul ſe plaint que l'aiguillon de la chair lui donnoit quelquefois *des ſoufflets*. Il menoit toujours avec lui, dans ſes courſes pieuſes, des ſœurs dociles qui l'y défrayoient. C'étoit pour lui, ou une conſolation dans ſes travaux, ou des ſecours pour les conquêtes évangéliques. (*)

(*) Cette excurſion ſur S. Paul eſt étrangere au ſujet de cet ouvrage. L'apôtre fut expoſé aux contradictions dans ſes travaux apoſtoliques ; & quel philoſophe équitable lui ôtera la foible conſolation de s'en plaindre ? Il fut appellé à converſer avec des perſonnes de l'autre ſexe ; & l'on ne doit pas, ce ſemble, dans un *eſſai philoſophique*, ſe permettre, à cauſe de cela, des plaiſanteries, qui ne furent jamais des raiſons. Il paroît que S. Paul fut marié, comme la plupart des premiers prédicateurs de l'évangile ; c'eſt d'une

Auſſi, dès le premier ſiecle, il ſe répandit un livre où l'on racontoit comment cet illuſtre athlete du chriſtianiſme, ayant prêché avec feu la chaſteté à Iconium, avoit tellement frappé l'eſprit d'une femme de qualité nommée *Thecle*, qu'elle s'étoit décidée à

épouſe qu'il faut entendre ce qu'il dit 1 Cor. XI. d'une *femme chrétienne* qui accompagnoit les apôtres. L'hiſtoire de la cônverſion de Thecle, qu'on dit être arrivée lorſque Paul & Barnabas prêcherent à Icone, eſt juſtement ſuſpecte, puiſque ceux qui en ont fait mention les premiers, ſe contrediſent dans leur narration. Voyez *Baronius ad ann.* 47. En général, M. L. ne prouvera pas, par des raiſonnemens dont il voulût ſe contenter lui-même dans le plaidoyer d'un avocat adverſe, que l'évangile qui tend à reſſerrer tous les liens de la ſociabilité, ſoit contraire au mariage. Quant à ce que dit S. Paul, *qu'il a vu le Seigneur*, il faut encore conſulter les dates. Il fut appellé à l'apoſtolat deux ans après la mort de Jéſus-Chriſt; & depuis ſa vocation, il étoit fondé à dire qu'il avoit *reçu du Seigneur* la doctrine qu'il annonçoit aux diverſes égliſes. On ne peut pas nier qu'il n'ait eu depuis cetre époque une relation intime avec le Fils de Dieu fait homme; & il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer qu'auparavant il ait vécu familiérement avec lui : il ſuffit qu'il ait pu le voir. *Note de l'éditeur.*

quitter ſon mari, pour ſuivre l'apôtre.

Cet ouvrage a depuis été jugé apochryphe : cependant il falloit bien qu'il y eût quelque fondement à cette anecdote, & même que le pere des gentils eût à cette occaſion eſſuyé quelque reproche. Dans ſa premiere aux Corinthiens, il ſe plaint avec humeur des ſoupçons dont il étoit l'objet. Il ſe révolte contre lès privations qu'on vouloit lui impoſer.

Ne ſuis-je pas libre, s'écrioit-il, *ne ſuis-je pas apôtre ?* N'ai-je pas vu notre Seigneur Jéſus-Chriſt (*) ? N'êtes-vous *pas mon ou-*

(*) Cette aſſertion peut paroître bien étonnante; car enfin S. Paul, avant ſa converſion, avoit été le plus fougueux ennemi des chrétiens. Comment donc pouvoit-il avoir été lié avec leur législateur ? Au chapitre II de la même épître, il parle de la conſécration euchariſtique, & il dit : *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai appris, que le Seigneur Jéſus la nuit qu'il fut trahi*, &c. Ce qui ſuppoſe une relation intime, un commerce familier entre lui & le Fils de Dieu fait homme. Les actes des apôtres autoriſent cependant à penſer tout le contraire. Les commentateurs n'ont point réſolu cette difficulté; il ne me ſemble même pas qu'ils l'aient apperçue.

vrage dans le Seigneur ? Et ſi je ne ſuis pas apôtre pour les autres, je le ſuis cependant pour vous. Ma défenſe contre ceux qui m'interrogent, la voici : N'avons-nous pas le pouvoir de manger & de boire ? N'avons-nous pas le pouvoir de mener par-tout avec nous une femme ſœur, comme les autres apôtres & les freres du Seigneur & Céphas ? Ou bien moi ſeul & Barnabas ſommes-nous privés du pouvoir de faire cela ?

Le chapitre entier eſt ſur un ton chagrin, qui paroît très-relatif à l'hiſtoire de la belle Thecle, & aux inductions malignes que de méchans eſprits ſe permettoient d'en tirer. Quel qu'en ſoit au reſte le ſujet, on voit que S. Paul n'étoit point ennemi de la ſociété des femmes, & que, ſoit pour pourvoir à ſes beſoins temporels, ſoit pour leur adminiſtrer à elles-mêmes les ſecours ſpirituels, il les conduiſoit ſans ſcrupule & ſans embarras avec lui.

On peut en dire autant de S. Jérôme : on aſſure que, pour réprimer les mouvemens de la concupiſcence, il étoit obligé de ſe

meurtrir l'eſtomac avec des cailloux; mais il ne renonçoit pas cependant à l'alliance paternelle que la raiſon & la néceſſité avoient déjà établie entre un directeur & les filles que la charité lui donnoit.

La jeune Caſtochium, la dévote Fabiola, les veuves Paula & Marcella, furent pendant toute leur vie l'objet de ſes tendres ſoins. Il quitta pour elles ſon ſéjour : ce fut pour elles qu'il apprit l'hébreu, qu'il traduiſit l'écriture, qu'il paſſa ſucceſſivement des rochers de la Paleſtine, dans le tumulte de Rome. (*)

Son rival, ſon concurrent, Rufin eut les mêmes complaiſances & le même attachement pour la célebre Mélanie. Il n'y avoit point de ſacrifice qui leur coûtât, quand il s'agiſſoit de gouverner le ſexe, dont lui & ſes confreres écartoient avec tant de violence les autres hommes.

(*) Il paroît qu'il y a encore ici de l'exagération. C'eſt toujours le ton léger de la plaiſanterie, qui ne doit pas être pris pour des raiſons. *Note de l'éditeur.*

S. Jérôme a écrit les vies de ces éleves dociles, dont il avoit eu le bonheur & la gloire de guider les vertus. Il n'a pu se dissimuler lui-même que l'affectation avec laquelle il les comble de louanges, pourroit prêter aux réflexions des mondains. Il l'avoue dans la vie de sainte Marcella, & il répond qu'il y auroit beaucoup de présomption à lui reprocher d'apprécier le mérite de ces courageuses pénitentes, moins par leur sexe, que par la vigueur de leurs ames. D'ailleurs, il se justifie par l'exemple de notre Seigneur, qui *n'exclut jamais les femmes de sa compagnie, & souffrit toujours qu'elles l'assistassent de leurs biens.*

Ajoutons encore qu'au milieu d'une morale si sévere, & parmi tant de leçons de pureté, la pratique étoit déjà loin de la théorie. Les ouvrages des plus chauds défenseurs du célibat fournissent des preuves de la difficulté avec laquelle on surmonte les penchans de la nature.

S. Cyprien, consulté par Pomponien sur des abus en ce genre, lui répond: *Vous*

devez empêcher les vierges d'habiter avec les hommes : je ne dis pas ſeulement d'y dormir, mais d'y vivre. Et il ajoute : *Certainement la jouiſſance & ſes préliminaires, les converſations amoureuſes, les embraſſemens, le ſpectacle honteux & dégoûtant de deux perſonnes couchées enſemble, ſont le comble de l'opprobre & du crime. Si un mari entrant tout-à-coup, voit ſa femme couchée avec un autre, ne s'indigne-t-il pas ? Ne frémit-il pas ? N'a-t-il pas quelquefois dans ſa fureur recours à ſon épée ? Combien doit donc s'indigner & ſe fâcher le Chriſt notre ſeigneur & notre juge, quand il apperçoit une vierge qui doit lui être conſacrée, & excluſivement deſtinée à ſa ſainteté, couchée avec un autre !*

Saint Chriſoſtome va bien plus loin. *Les filles qui ont embraſſé*, dit-il, *l'ordre de la virginité, n'en portent que le nom. Elles batifolent, elles rient ſans ſujet, elles menent une vie plus délicieuſe que les femmes dans les lieux publics..... Elles renferment des hommes avec elles, & en font leurs amoureux.* Enfin il aſſure *que les ſages-femmes ſont très-fré-*

quemment appellées dans les maiſons de ces ſortes de vierges.

Il n'y avoit pas encore de grilles ; mais les déſordres qui accompagnoient déjà l'enfance du monachiſme, prouvent le beſoin de la clôture, ou l'indiſcrétion des engagemens qui la néceſſitent.



CHAPITRE IV.

De la rigueur avec laquelle on exigeoit des moines orientaux l'abjuration de tous les ſentimens de la nature. Du deſpotiſme des abbés, & de l'eſclavage des moines.

Ce n'étoit pas aſſez pour les fondateurs des cloîtres, d'avoir rompu les liens qui uniſſent les deux ſexes, & fait dépendre la poſſeſſion du ciel d'une ſtérilité volontaire : jaloux en quelque ſorte de maîtriſer ſans réſerve toutes les affections des cœurs qui les prenoient pour guides, ils proſcrivoient ſans pitié les attachemens même les plus innocens. Ils agiſſoient d'après le plan ſur

lequel ont été, de nos jours, réformées ces maiſons terribles de la Trappe & Sept-Fonts. Quiconque s'y renfermoit devoit être cenſé mort au monde : on ne leur recommandoit rien avec plus de ſcrupule, que l'oubli, le mépris même de ſes parens.

Nul n'entrera couronné de gloire dans la chambre nuptiale du paradis, ſuivant S. Jean Climaque, en ſon ſecond *degré*, *s'il n'accomplit trois renoncemens ſolemnels ; le premier, à toutes choſes, à toutes perſonnes, à tous parens.....* En ſon troiſieme *degré*, il obſerve que *l'amour de Dieu éteint l'amour des parens* ; & il va juſqu'à dire que Jéſus-Chriſt nous a enſeigné par ſes paroles & ſes exemples l'*averſion innocente que nous devions avoir pour nos proches.*

« Que votre pere, ajoute-t-il, ſoit celui „ qui peut & qui veut travailler avec vous, „ pour vous aider à vous décharger du far- „ deau de vos péchés : que votre mere ſoit „ la componction qui ait la force d'effacer „ de votre ame les taches de vos offenſes : „ que votre frere ſoit celui qui travaille & „ qui

„ qui combat avec vous pour courir enſem-
„ ble la voie qui mene au ciel : que votre
„ femme, & une femme inſéparable de ſon
„ mari, ſoit la continuelle méditation de la
„ mort : que vos enfans bien-aimés ſoient
„ les gémiſſemens de votre cœur : que vo-
„ tre eſclave ſoit votre corps, & que vos
„ amis ſoient les puiſſances céleſtes, qui
„ peuvent vous ſervir à l'heure de votre
„ mort, ſi vous les avez rendus vos amis
„ durant votre vie. Voilà quelle eſt la pa-
„ renté de ceux qui cherchent le ſeigneur. „

C'eſt après ces maximes peu humaines, qu'il ajoute par apoſtille :

« Ce troiſieme *degré* acheve la figure &
„ le ſymbole de la Trinité très-ſainte ; &
„ celui qui y ſera monté, ne doit regarder
„ ni à droite, ni à gauche. „

S. Jérôme n'eſt pas moins abſolu, on peut même dire moins cruel. Ce célebre directeur de femmes, apologiſte du monachiſme, où il jouiſſoit des honneurs de fondateur, écrivant à Héliodore ſon ami, qui s'étoit rebuté de la vie du cloître, & l'exhortant à y rentrer, lui parle ainſi :

Quoique votre neveu, encore enfant, se jette à votre cou ; quoique votre mere, les cheveux épars, & en déchirant ses vêtemens, vous montre les mamelles qui vous ont nourri ; quoique votre pere se couche sur le seuil de la porte : foulez-le aux pieds pour sortir ; volez, les yeux secs, à l'étendard de la croix : il n'y a, en pareil cas, qu'une espece de bonté, c'est d'être cruel. Et ne dites pas que vous êtes arrêté par je ne sais quel lien ; que vous n'avez pas un cœur de fer, ni des entrailles bien dures ; que vous n'avez pas été nourri par des tigresses d'Hircanie, nées du rocher. Tantôt votre sœur voudra vous arrêter par ses caresses ; tantôt votre nourrice, aujourd'hui accablée de vieillesse, & votre pere nourricier, à qui vous devez presque autant qu'à l'auteur de vos jours, vous crient : nous allons mourir ; attendez ce moment au moins pour nous ensevelir : peut-être même votre mere, avec les peaux pendantes de ses tettons, avec les rides qui lui sillonnent le visage, redoublera ses cris en vous rappellant les vieux bercemens de la mamelle ; que vos précepteurs disent, s'ils

le veulent, toute la maison qui penche repose sur vous : l'amour de Dieu & la crainte de la gébenne rompent facilement tous ces liens.

Ce passage n'est assurément pas un modele de goût. S. Jérôme n'excelloit pas à faire des peintures agréables ; mais on pardonne plutôt l'image très-peu flatteuse de la mere, que le précepte horrible qu'il applique au pere décidé à empêcher la fuite de son fils. Il n'y a rien de plus atroce que le mot *per calcatum perge patrem.* L'abominable Tullia, devenue avec justice l'exécration de la postérité, n'a rien dit de plus affreux. N'est-il pas étonnant qu'un pere de l'église ait employé, pour conseiller une action qu'il croyoit vertueuse, une formule déshonorée par l'un des plus révoltans parricides qui aient jamais souillé l'histoire !

Si le désintéressement le plus pur n'avoit animé les fondateurs de ces maisons, dont on ne s'ouvroit l'entrée que par le sacrifice absolu de toutes les facultés humaines, la rigueur avec laquelle ils l'exigeoient, auroit pu devenir suspecte. Jamais la tyrannie

la plus farouche n'a exercé, avec ſes ſoldats & ſes bourreaux, un deſpotiſme auſſi arbitraire que celui que s'aſſuroient, par la perſuaſion, ces inſtituteurs nommés *abbés*, du mot *abba*, qui ſignifioit pere dans l'idiome dont il eſt tiré. Ces peres ſpirituels exerçoient une autorité temporelle ſans bornes ſur leurs enfans adoptifs. La vie de ceux-ci, dès qu'ils étoient entrés dans un monaſtere, ne devoit plus être qu'une abnégation de ſoi-même, un oubli ſans réſerve de ſa propre exiſtence. L'obéiſſance eſt le quatrieme degré de l'*échelle* de Jean Calimaque. En voici, ſelon lui, la définition & les avantages.

“ L'obéiſſance eſt un parfait renoncement „ à ſon ame propre, lequel on fait voir à „ l'extérieur par les actions du corps : ou „ bien, ſelon une expreſſion contraire, l'o- „ béiſſance eſt la mortification du corps, „ ſubſiſtante avec la vie de l'eſprit. L'obéiſ- „ ſance eſt un mouvement ſimple, par le- „ quel nous agiſſons ſans diſcernement : „ c'eſt une mort volontaire, c'eſt une vie

„ exempte de toute curiosité, c'est une as-
„ surance dans le péril ; c'est une excellente
„ excuse, lorsqu'on ira comparoître devant
„ Dieu, quoiqu'on ne l'ait point préméditée
„ durant cette vie : c'est un affranchisse-
„ ment de la crainte de la mort : c'est une
„ navigation sûre, & un voyage qu'on fait
„ en dormant. L'obéissance met la propre
„ volonté dans le tombeau, & ressuscite
„ l'humilité. Celui qui est vraiment obéis-
„ sant, ne *forme non plus de contradiction*
„ *ni de discernement dans les choses qui sont*
„ *bonnes, ou dans celles qui semblent mau-*
„ *vaises, que s'il étoit mort* ; & celui qui
„ aura fait mourir son ame de cette mort
„ sainte, n'aura pas sujet de craindre, lors-
„ qu'il rendra compte à Dieu de toutes ses
„ actions. Enfin l'obéissance est une renon-
„ ciation que l'on fait au discernement, par
„ une plénitude de discernement. „

Soyons de bonne foi, avouons seulement que, s'il s'étoit trouvé un semblable passage dans les constitutions des moines modernes, dans celles des jésuites, par exemple, il n'y

a point de conféquence qu'il ne fût permis d'en tirer. Cette affurance dans le péril, cette injonction d'exécuter les ordres d'un fupérieur, fans fe permettre même d'examiner fi les chofes commandées font bonnes ou mauvaifes, feroit fufceptible d'une bien effrayante interprétation, fi l'on vouloit l'apprécier avec la même févérité qu'on a mife de nos jours dans la difcuffion des principes de la fociété de Jéfus.

Dans le même endroit, S. Jean Climaque raconte l'hiftoire d'un folitaire nommé *Ifidore*, qui, pour être aggrégé dans le couvent des pénitens, dit à l'abbé : *Très-faint pere, je me donne à vous pour vous être auffi foumis que le fer au fourgeron.* Et auffi-tôt, *pour le mettre fur l'enclume*, dit l'auteur, le très-faint pere lui ordonna de fe tenir pendant fept ans à la porte du cloître, & *de dire à tous ceux qui entreroient ou fortiroient : je vous fupplie de prier pour moi, parce que mon ame eft malade d'épilepfie.* Ce n'eft qu'après cette longue épreuve, qu'il obtint d'être promu au grade de frere. Cer-

tainement la comparaiſon du fer mobile au gré du taillandier qui le met en œuvre, vaut bien celle du *bâton de l'aveugle*, qui a tant ſcandaliſé de nos jours.

Un autre *abba*, voyant un novice qui ſe préſentoit, planta en terre un bâton ſec & ſans écorce, qu'il tenoit à la main : il lui donna pour épreuve, la tâche de l'arroſer ſans ceſſe juſqu'à ce qu'il eût pouſſé des feuilles & des fleurs. Le récipiendaire vaqua ſérieuſement, pendant trois ans, à cet intéreſſant miniſtere ; & enfin Dieu, touché de ſa perſévérance, reſſuſcita le bâton, qui ſe trouva un matin devenu le plus bel arbre du monde.

D'après ces étranges principes, on ne doit pas être étonné qu'il ſe ſoit établi une juriſprudence plus étrange encore au ſujet des moines, & que les habitans des cloîtres aient été placés par les juriſconſultes au rang des eſclaves (*). Ils devenoient une partie de la propriété du couvent, ou plu-

(*) Voyez Bartole, liv. I, §. *de ſtipulatione ſervorum.*

tôt de l'abbé, à qui tout appartenoit; & il en eſt encore de même aujourd'hui. Les vœux, que notre législation autoriſe, ſont une véritable ſervitude, puiſque tous les avantages ſont d'un côté, & tous les ſacrifices de l'autre; puiſque la partie qui donne ne reçoit rien, & que celle qui reçoit ne donne rien; puiſqu'il n'y a point de prix ſtipulé pour la liberté à laquelle l'initié renonce, & que les monarques tondus, au profit de qui a été inſtituée cette milice, abuſent, comme les deſpotes de la terre, d'un conſentement ſurpris ou arraché, pour s'approprier éternellement les bras, le ſang, la vie, l'être entier du malheureux qui l'a donné.

C'eſt d'après cette conſidération, s'il faut en croire quelques écrivains, que s'eſt introduit dans les cloîtres l'uſage de porter la tête raſe. C'étoit chez les anciens, comme on le ſait, la marque de l'eſclavage. Voilà pourquoi les Francs, nos ancêtres, étoient ſi jaloux de conſerver leurs cheveux longs. Les abbés, regardant leurs nouveaux ſujets

comme des ſerfs vendus, dont le domaine leur étoit transféré, dûrent chercher à leur imprimer le ſceau de l'état auquel ils les réduiſoient; & ceux-ci, dans la ferveur qui leur faiſoit eſpérer dans l'autre vie des récompenſes proportionnées aux humiliations qu'ils auroient dévorées dans celle-ci, dûrent accepter ſans peine une flétriſſure qui augmentoit leurs mérites.

Saint Jérôme, dans ſa lettre à Sabinien, donne à cette opération une autre origine. Il prétend qu'elle étoit néceſſaire, par la malpropreté à laquelle le deſir de mortifier leurs ſens engageoit les moines, & il dit naïvement que *cela les rendoit moins ſujets aux piqûres des petits animaux qui ont coutume de s'engendrer entre la peau & le poil.* Il ne parle à la vérité que des filles; mais le régime étant le même pour les deux ſexes, l'inconvénient ou l'utilité du raſoir étoient les mêmes auſſi. Si les nones ou les diaconeſſes ſacrifioient leurs cheveux à la crainte de ces inſectes incommodes, on ne voit pas pourquoi les cénobites, les anachoretes, qui

affurément ne fe peignoient pas davantage, en auroient été exceptés.

CHAPITRE V.

Multiplication des monafteres dans tout l'orient. Prodiges opérés par les moines.

A n'en juger que par les apparences, on n'auroit pas penfé que de pareilles inftitutions puffent fe foutenir. On n'auroit pas cru que des maîtres fi durs puffent faire beaucoup de profélites. Cependant, fuivant la marche ordinaire de l'efprit humain, cet excès de rigueur fut précifément ce qui leur attira d'abord une foule de fectateurs.

On embraffa avec tranfport un joug que la premiere ferveur s'étudioit à appefantir. Rien n'étoit difficile, rien n'étoit rude dans ces commencemens. On fe macéroit, on fe mortifioit par une fainte émulation; chaque monaftere mettoit fa gloire à avoir des athletes qui fiffent, s'il eft permis de le dire, les plus prodigieux tours de force dans ce pénible & refpectable jeu.

Ils se faisoient même entre eux des especes de défis. Les combattans les plus célebres se déguisoient : ils se rendoient *incognito* chez leurs adversaires ; ils les étonnoient par quelques traits extraordinaires de mortification ; & se dérobant sur-le-champ à leurs yeux, ils retournoient jouir, dans leur ancienne retraite, de la surprise & de l'humiliation des vaincus.

Saint Macaire d'Alexandrie, par exemple, ayant appris qu'un solitaire ne mangeoit qu'une livre de pain par jour, se proposa d'observer une abstinence encore plus grande. Pour cela, il cassa un pain en plusieurs morceaux, il les mit dans une bouteille, & ne mangeoit chaque jour que ce qu'il pouvoit en retirer en une fois avec le bout des doigts. A la vérité, l'auteur qui raconte cette anecdote, a oublié de nous apprendre la mesure du col de la bouteille & sa profondeur : ce qui auroit été nécessaire pour bien apprécier le jeûne de S. Macaire. Mais sans ces connoissances, il est aisé de juger qu'il devoit être rigoureux, puisqu'on y mettoit tant d'appareil.

Une autre fois il entend dire qu'à Tabennes on menoit une vie extrêmement mortifiée. Aussi-tôt il se déguise en manœuvre; il se rend à Tabennes; il demande à y être admis: le saint abbé Pacome le rebute d'abord, parce qu'il lui paroît incapable de soutenir les austérités de la maison. Le saint, qui savoit bien ce qui devoit en arriver, insiste, & promet qu'il consent d'être chassé, s'il ne jeûne pas aussi rigoureusement que les autres. Enfin on l'admet à grand'peine.

Le carême étant venu, le saint s'informa adroitement des especes de pénitence que chacun des plus illustres athletes avoit adoptées. Il apprend que les uns se proposent de ne manger qu'une fois par jour; d'autres, qu'une fois en deux jours; d'autres, une fois en cinq; d'autres, de passer la nuit debout, & le jour à travailler. D'après ces instructions, il se place tout seul dans un coin, & y passe le carême entier sans parler, sans changer d'attitude, sans manger, & sans cesser de faire des nattes de feuilles. Seulement il prenoit le dimanche

quelques feuilles de choux crud, pour laiſſer croire qu'il mangeoit quelque choſe.

Ces pieux reclus, tout dévots, tout ſupérieurs qu'ils auroient dû être aux petites paſſions, furent ſenſibles à la jalouſie : ils ne purent pardonner à l'étranger un tel effort. Ils murmurerent avec tant de vivacité, que l'abbé Pacome, après l'avoir remercié d'être venu donner à ſes moines une leçon capable de les rendre modeſtes, le pria de ſortir du couvent au plus vîte, & de n'y jamais rentrer.

S. Hilarion, S. Antoine, S. Nil & beaucoup d'autres, étoient auſſi des prodiges que l'on ne ſe laſſoit point de vanter, ſurtout dans les établiſſemens qu'ils avoient fondés. Ceux même qui n'approchoient que de très-loin de la vigueur de leurs modeles, s'honoroient de leurs ſuccès. Ils ſe glorifioient d'appartenir à tel ou tel déſert, qui renfermoit un guerrier connu par de plus brillans exploits en ce genre. On accouroit de toutes parts, d'abord pour les admirer, & enſuite pour eſſayer de les imiter. Les vaſtes

ſolitudes de la Thébaïde ſe rempliſſoient d'anachoretes, qui croyoient honorer la Divinité, en défigurant ſon plus bel ouvrage.

Le ſexe même voulut prendre part à cette gloire coûteuſe. Des femmes quitterent leurs maris, & le ſoin de leurs ménages, pour ſe conſacrer auſſi ſans réſerve à une contemplation viſive.

Des filles coururent apprendre de ces pénitens célebres l'art de mortifier leurs ſens. Elles ſe livrerent, à leur exemple, à des auſtérités qui paroîtroient incroyables, ſi l'on ne ſavoit quelle force donne au corps la foibleſſe de l'eſprit.

On leur donnoit différens noms. Comme on appelloit les moines *cénobites*, *anachoretes*, &c. on appelloit les femmes, *vierges*, *nones*, *moineſſes*. S. Baſile, au livre *de la virginité*, les déſigne même par le mot de *prêtreſſes*. Les nones étoient celles qui ſe dévouoient à la vie monaſtique, après avoir eſſayé du mariage, comme nous l'apprend S. Jérôme, lettre à Euſtochium. On les appella même *veſtales*.

On parle d'une ville peuplée presque toute entiere de ces étranges habitans (*). Cassien, qui dit l'avoir vue, l'appelle le miracle de l'Egypte, & il a raison. On y comptoit, à ce qu'il assure, dix mille vierges & vingt mille moines, vivant ensemble; les uns dehors les murs, les autres dedans, & n'ayant ensemble de communication que celle des ames.

On ne voyoit entre eux ni disputes, ni jalousies, ni conversations, ni aucune espece d'occupation profane; le seul bruit qu'on entendoit dans cette demeure fortunée, étoit celui des soupirs de tant de cœurs enflammés de l'amour divin. On n'y avoit qu'une affaire, celle de chanter les louanges du Dieu qu'on y adoroit.

Un des moyens qui furent le plus utilement employés pour en étendre la célébrité, c'est le récit des prodiges opérés journellement par les héros du silence & de la retraite. Si l'on en croit les récits de leurs panégyristes, ils se jouoient réellement de la nature,

(*) Elle se nommoit Oxyrinque.

Ils arrêtoient du bout du doigt les plus furieuſes inondations. Ils guériſſoient les malades, ils reſſuſcitoient les morts, ils éclipſoient toutes les merveilles que l'évangile rapporte de Jéſus-Chriſt; & les diſciples l'emportoient autant en ce genre ſur leur maître, qu'ils lui étoient inférieurs dans tout le reſte.

On regrette, il eſt vrai, que ces récits édifians n'aient pas été ſoumis à une critique un peu judicieuſe, & que pour y ajouter foi, il faille autant de crédulité dans les lecteurs, qu'il y a eu de ſimplicité dans les écrivains. Si l'Auteur de la nature a bien voulu quelquefois ſuſpendre le cours de l'univers & des choſes à la priere des hommes diſtingués par leur vertu, il ne l'a fait, ſans doute, que pour établir de grandes vérités, & conſtater des dogmes utiles au genre humain. Mais de quel uſage peuvent-être ceux-ci?

Une hyenne apporte ſon petit aveugle, à S. Macaire. Celui-ci crache ſur les yeux du petit monſtre, qui auſſi-tôt voit clair. Le

lendemain,

lendemain, la hyenne reconnoiſſante apporte au médecin une peau de brebis. Le ſolitaire lui dit gravement: *Tu n'as pas de troupeau pour te procurer ce que tu veux me donner là. Il faut que tu aies volé quelqu'un. Je n'en veux point.*

La bête polie, & fâchée du refus, ſe met à genoux. Elle baiſſe la tête. Elle dit par geſte combien elle eſt humiliée de l'horreur qu'a ce grand perſonnage pour ſa reconnoiſſance. Alors S. Macaire lui dit : Je n'accepterai ton préſent, qu'à condition que tu promettras de ne plus faire de tort aux pauvres, en dévorant leurs brebis. La hyenne fit alors ſigne de la tête, qu'elle ſe ſoumettoit à la condition, & le ſaint prit la peau, qu'il donna depuis à l'illuſtre Mélanie, qui, comme on peut penſer, en faiſoit grand cas. Il faut avouer que tout ce dialogue eſt plus édifiant que croyable.

S. Jacques de Niſibe paſſa auprès d'une fontaine où de jeunes filles lavoient du linge. Elles avoient leurs jupons trouſſés & la tête découverte. Cela parut inſolent au

vieillard, qui maudit la fontaine & les lavandieres. Auſſi-tôt l'eau diſparut, & les beaux cheveux noirs de ces filles ſe trouverent auſſi blancs que ſi elles avoient eu cent ans.

On tâcha d'appaiſer le colérique anachorete. Il fit bien renaître la fontaine; mais les filles n'ayant jamais oſé ſe remontrer, il ne jugea pas à propos de leur faire grace. Elles paſſerent le reſte de leur vie avec les ſignes anticipés de la caducité. Théodoret, qui rapporte cette hiſtoire, obſerve que S. Jacques fit voir en cela autant de douceur que de puiſſance. Car enfin, dit ce judicieux évêque, *il auroit pu, d'après Eliſée, appeller des ours pour châtier cette jeuneſſe impudente.*

Un autre ſaint, nommé *Paul le ſimple*, parce qu'il avoit un eſprit fort ingénu, & une raiſon très-docile, étoit parvenu au degré de ſainteté qui donne le pouvoir de chaſſer les démons. Il faiſoit tous les jours uſage de ſa puiſſance. Mais une fois on lui amena un poſſédé qui réſiſta à ſes ordres. Alors *Paul dit à Dieu, ainſi qu'un enfant qui ſe*

dépite : en vérité, ſi vous ne le guériſſez, je ne mangerai d'aujourd'hui. Et auſſi-tôt, comme ſi Dieu eût eu peur de déplaire à une perſonne qui lui étoit ſi chere, le démon s'enfuit.

C'eſt Ruffin qui raconte cette merveille, & ce ſont là ſes propres termes. Je ſuis bien loin de vouloir ſcandaliſer les fideles, en remettant ſous leurs yeux les traits d'une crédulité peu délicate ; mais on auroit plus ſûrement travaillé à leur édification en les ſupprimant.

C'eſt ſur-tout ſur l'article des tentations du diable, que les hiſtoires des *peres des déſerts* ſont remplies des plus étonnantes merveilles. On voit une eſpece de joûte perpétuelle établie entre les bienheureux martyrs de la pénitence & l'eſprit réprouvé. La ſcene n'eſt pas toujours triſte : le diable s'égayoit quelquefois ; s'il battoit les uns juſqu'à les laiſſer pour morts, s'il tâchoit d'épouvanter les autres, il y en avoit avec leſquels il ſe bornoit au badinage le plus innocent.

Ainſi S. Abraham étant à ſouper, un dé-

mon vint dans ſa cellule ſous la figure d'un jeune garçon, & tâcha de renverſer ſon pot à l'eau. Le ſaint fut plus adroit, il tint le pot bien ferme, continua à ſouper dans cette attitude, & le diable fut pris pour dupe. C'eſt ſaint Ephrem, diacre, qui nous a conſervé cette anecdote.

L'abbé Pacome, quoique fondateur d'ordre, quoiqu'inſtituteur illuſtre, n'étoit pas plus à l'abri des illuſions badines de ſatan. Une fois qu'il méditoit profondément, une groſſe troupe de diables attacherent une infinité de cordes à une feuille, & ſe mirent à la tirer avec autant de mouvemens & d'efforts que s'il s'étoit agi de ſoulever une maſſe énorme. Souvent, quand il ſe rendoit à ſon couvent, les malins eſprits ſe déguiſoient en ſoldats, en huiſſiers, & ils couroient devant lui en criant, *place, place à l'homme de Dieu.* Ce badinage ridicule n'étoit pas fait pour remplir des livres, où d'ailleurs on trouve les leçons les plus touchantes de tempérance, de modeſtie, & de recueillement.

La plus vraiſemblable des tentations,

comme la plus fréquente à laquelle ces saints reclus étoient exposés, c'étoit celle de la concupiscence. Ils croyoient voir sans cesse de belles femmes nues, qui travailloient à exciter leurs desirs, & qui les tenoient dans des alarmes perpétuelles. Ils assuroient que c'étoient des démons qui venoient les éprouver sous cette forme séduisante; mais l'intervention de l'esprit malin ne paroît pas y avoir été nécessaire. Pour produire, dans ces cerveaux desséchés par le jeûne, de semblables fantômes, peut-être suffisoit-il du dérangement que leur régime y devoit nécessairement causer. Ces imaginations exaltées devoient avoir toujours présens les objets même qu'ils redoutoient. Il étoit fort naturel que, s'entendant sans cesse prêcher d'éviter les femmes, ils crussent toujours être poursuivis par des spectres qui les leur représentoient.

Une réflexion bien singuliere, & qui doit un peu décréditer tous ces recueils d'apparitions, de miracles, ou puériles, ou superflus, c'est que S. Jean Climaque n'en cite

pas un. Son ouvrage eſt un monument érigé à la gloire du monachiſme, & deſtiné à en faciliter la pratique. Or on n'y voit rien que de raiſonnable, rien qui ſurpaſſe les forces des têtes humaines, une fois allumées par l'enthouſiaſme. Les trente degrés ſont des vertus, & non pas des prodiges. Il enſeigne l'art de monter au ciel, & non celui d'étonner la terre, ou de ſubjuguer la nature.

Quoi qu'il en ſoit, au reſte, en retranchant de ces relations tout ce qu'une raiſon éclairée ne peut ni ne doit admettre, on y trouve encore de grands ſujets d'admiration. On n'y enviſage qu'avec ſurpriſe tant de cénobites dévoués à l'inaction la plus pénible, condamnés par un choix volontaire, à paſſer leur vie dans une oiſiveté rigoureuſe, & occupés uniquement à ſe traiter eux-mêmes comme ils auroient pu l'être par leurs plus cruels ennemis.

CHAPITRE VI.

Relâchement des moines en orient. Troubles qu'ils occaſionnent. Attentats qu'ils commettent.

PEU à peu la perfection même qu'ambitionnoient ces martyrs volontaires de la pénitence, produiſit le relâchement. Toutes les choſes humaines ſont capables d'un certain degré de tenſion, paſſé lequel elles s'affoibliſſent.

Il étoit impoſſible qu'une ſi prodigieuſe docilité ne donnât quelquefois aux ſupérieurs la tentation d'en abuſer ; il l'étoit encore plus que ſa pratique trop ſouvent exigée n'en dégoûtât à la fin les inférieurs.

C'eſt ce qui arriva. L'indiſſolubilité même de leurs vœux leur donna l'envie de les rompre. La vue de ces cachots, auxquels ils s'étoient d'abord condamnés avec joie, leur devint inſupportable. Ils s'irriterent contre leurs chaînes, comme les animaux féroces

& mal apprivoisés mordent, dans de certains instans, les barreaux de la cage où on les renferme.

Bientôt ils parvinrent à les briser sous différens prétextes. Le plus honnête, & le plus souvent employé, étoit celui de prêcher la religion, de réchauffer, par des exemples de ferveur, le zele des séculiers, trop prompt à se refroidir. Au moyen de ce voile favorable, les moines franchirent leur clôture. Ils se répandirent dans toute l'Asie : mais ce fut pour y chercher ce monde qu'ils avoient juré de haïr.

Ils solliciterent des legs & des testamens. Ils attacherent de la gloire sur la terre, & des récompenses dans le ciel, aux titres de *fondateurs*, de *bienfaiteurs*. Ils introduisirent ce systême singulier qui fit des particuliers pauvres, & des maisons riches. Chacun d'eux à part crut être en droit de s'enorgueillir d'une indigence que les trésors communs rendoient supportable. Devenus, par la libéralité des fideles, possesseurs des plus beaux biens, ils perdirent de vue la pau-

vreté, la ſimplicité réelle de leurs inſtituts.

Leur importunité alloit au point que dès le quatrieme ſiecle on fut obligé de porter des loix pour leur enjoindre de garder leurs fermens, & les repouſſer dans ces aſyles, où ils s'ennuyoient de n'avoir que Dieu pour témoin de leur vertu. Mais ces loix mal exécutées, oubliées, ou même révoquées par leurs auteurs, & contredites depuis par d'autres ſouverains auſſi foibles & moins éclairés, n'apporterent aucun obſtacle à la multiplication des maiſons religieuſes.

Théodoſe les avoit redoutées. Juſtinien, le plus grand des compilateurs, & par conſéquent le plus petit des princes, les favoriſa de tout ſon pouvoir. Il exiſte encore des loix authentiques émanées de lui, qui permettent à un couvent de s'approprier tout le bien d'un moine qui s'y conſacre. Si le repentir prend enſuite au malheureux, & qu'il tâche de recouvrer ſa liberté, le légiſlateur veut que *le bien reſte au monaſtere, & que le déſerteur ſoit puni comme un eſclave fu-*

gitif. Les *novelles* ſont pleines de loix auſſi favorables aux cloîtres, auſſi contraires à la ſaine politique, & à tous les principes d'un bon gouvernement.

La *novelle* 123 défend aux peres de s'oppoſer à la profeſſion de leurs enfans. Le chapitre II de la *novelle* 5 autoriſe les abbés à refugier les eſclaves, & à les garder même malgré la réclamation du maître, pourvu qu'ils ne ſoient convaincus ni de vol, ni de crimes honteux, & qu'ils aient un air honnête & doux. C'étoit renverſer la ſociété de fond en comble ; & même en cas de vol, ſi l'eſclave fugitif a fait ſon noviciat de trois ans, cette *novelle* ne permet à ſon maître ni de le faire punir, ni même de le réclamer.

Le chapitre V de la même *novelle* réduit la légitime des enfans d'un pere qui ſe fait moine, à un quart de ſon bien. Le reſte appartient au monaſtere : loi ridicule, abſurde, & dérivée cependant du droit romain, qui laiſſoit aux peres un domaine abſolu de propriété ſur leurs biens. Juſtinien, comme on l'a dit dans la *Théorie des loix*, eſt le pre-

mier qui y ait donné atteinte. Mais il eſt ſingulier qu'il l'ait reſpectée à l'égard d'un établiſſement auſſi nouveau que le monachiſme.

Si l'on joint à ces biens apportés par les moines qui quittoient le monde, les ſucceſſions, les legs de toute eſpece que les maiſons étoient habiles à recevoir, les aumônes abondantes, les libéralités des ames pieuſes, qui prennent ſur elles le ſoin de juſtifier la Providence en faveur de ceux qui s'y abandonnent ſans réſerve, on ne ſera pas étonné de trouver, dès les premiers ſiecles, une opulence prodigieuſe concentrée dans les cloîtres.

De plus, l'extérieur négligé de leurs habitans, la réputation de l'auſtérité des fondateurs, donnant plus de poids à leurs paroles, ils ſurpaſſerent bientôt en crédit comme en richeſſes le clergé ſéculier, qui les avoit favoriſés & ſoutenus. En peu de tems celui-ci trouva des rivaux puiſſans dans les ſucceſſeurs de ces hommes qui avoient fui au fond des déſerts pour éviter l'orgueil, qui ne s'é-

toient réſervé qu'une hache pour abattre des arbres , un hoiau pour défricher la terre , & une diſcipline pour dompter la révolte de leurs ſens.

Par une fatalité malheureuſe , depuis cet inſtant ils n'eurent preſque plus que des vertus inutiles , & des troubles dans preſque tous les conciles , où on daigna les admettre. Ils en cauſerent même de terribles de ſang-froid , dans des villes paiſibles , où leurs emportemens n'avoient pas encore, pour exclure la pompe , l'appareil de ces grandes aſſemblées , qui échauffent ſi fortement les eſprits factieux.

Ils y paroiſſoient à la tête de toutes les émeutes : ils ſonnoient la charge , & ſe diſtinguoient par des fureurs plus criantes , par des barbaries plus atroces. Ils étoient déjà à la ſolde du fanatiſme , & marquoient preſque chaque année par des aſſaſſinats ou des incendies.

On les vit, ſous le ſaint évêque Cyrille, ſacrifier à ſa vengeance dans Alexandrie une femme reſpectable par ſes talens. Ils la mirent

en pieces de leurs propres mains, uniquement parce qu'elle étoit amie du gouverneur, qui ne l'étoit pas de l'évêque.

Ils firent craindre au gouverneur lui-même un ſort auſſi triſte; un d'entre eux lui caſſa la tête d'un coup de pierre. Le moine aſſaſſin ayant été pris, fut condamné juridiquement & exécuté. Le prélat le fit enlever du gibet, & voulut lui décerner les honneurs que l'on rendoit à la mémoire des martyrs.

Peu de tems auparavant, à Callinique dans l'Oſroëne, ils pillerent une égliſe de valentiniens, & enſuite ils y mirent le feu, parce qu'une troupe de ces hérétiques ne s'étoit pas arrêtée devant une de leurs proceſſions. L'évêque, convaincu d'avoir trempé dans cet attentat, fut condamné à rebâtir l'égliſe; & les moines, à l'indemniſer du pillage qu'ils avoient fait.

Le fameux S. Ambroiſe ſe récria contre ce jugement trop doux, comme ſi ç'avoit été la plus cruelle injuſtice. Il prit le parti de l'évêque turbulent & des moines incen-

diaires. Il ſoutint que l'empereur ne leur devoit à tous que des ménagemens & du reſpect. Il prétendit qu'il n'y avoit pas grand mal à avoir brûlé un égliſe d'hérétiques dans une petite ville, & que le repos de quelques miſérables valentiniens ne devoit pas entrer en comparaiſon avec les prérogatives du clergé & l'honneur de l'ordre monaſtique.

Théodoſe, alors empereur, daigna ſe juſtifier. Il repréſenta que l'intérêt public demandoit un exemple ; il ſe ſervit de ces terribles paroles : *Les moines commettent trop de crimes.* Le prélat n'en fut pas moins inflexible : il perſiſta toujours à exiger la caſſation de la ſentence, & ne voulut commencer la meſſe pour l'empereur, qu'après l'avoir obtenue.

Ambroiſe & Cyrille ſont au nombre des hommes vertueux dont nous révérons la mémoire ; ce ſont d'autres actions que celles-là ſans doute qui leur ont valu le titre de ſaints. Il ne faut pas confondre ces miniſtres zélés de la religion, avec les moines qui croyoient

les ſervir par des barbaries ſi effrénées; mais enfin elles ſe commettoient ſous leurs yeux, avec leur applaudiſſement, ſi ce n'étoit pas par leurs ordres: & ces excès, que l'autorité civile étoit forcée de laiſſer impunis, prouvent combien leurs auteurs étoient dès-lors puiſſans & dangereux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que dans ce tems-là même on leur donnoit le nom de philoſophes. C'eſt ce qui ſe voit par les écrits de S. Jean Chriſoſtome, de Sozomene, & de pluſieurs autres écrivains eccléſiaſtiques. Les chrétiens vouloient apparemment oppoſer ces diverſes générations de moines, aux ſectes multipliées des philoſophes païens; & cela même confirme ce que j'ai dit de l'origine commune des uns & des autres.

CHAPITRE VII.

Aigreur que donnoit l'habitude du cloître à ceux d'entre les moines orientaux qui en sortoient pour occuper de grandes places dans l'église. Source de la politique qui les y faisoit appeller.

L'HISTOIRE ecclésiastique des ces tems-là nous offre bien des évêques indignes de leur caractere, & qui abusoient de leur dignité, pour se livrer plus impunément à des intrigues, ou à des violences. C'est une chose remarquable, que les plus emportés, les plus indiscrets d'entre eux, fussent positivement ceux dont la promotion avoit été précédée d'un long séjour dans le cloître.

Il n'y a guere de prélat plus célebre dans l'antiquité chrétienne, que S. Jean chrysostome. Il avoit des vertus, & de l'éloquence : mais c'étoient des vertus ameres, & une éloquence pleine de fiel. Il avoit passé sa jeunesse dans un monastere : il s'étoit même

rendu le panégyriſte de la vie cénobitique : il en avoit fait l'éloge dans un ouvrage exprès, où il aſſure que ſon but étoit d'amortir les paſſions & de rendre l'homme maître de ſes ſens.

Il ne parut guere qu'elle eût produit cet effet ſur lui. Du moment qu'il ſe vit tranſporté ſur le ſiege épiſcopal de la ſeconde ville de l'empire, ſon imagination toute de feu, ſon caractere inflexible, ne lui permirent d'écouter ni la prudence, ni même les ordres de l'évangile. Pour le ſoutien de la vérité, il bleſſoit les premieres regles du chriſtianiſme, qui recommande ſur-tout la ſoumiſſion aux princes, & le reſpect pour le gouvernement.

L'impératrice Eudoxie avoit tort, ſans doute, de prôtéger les hérétiques contre lui ; mais avoit-il raiſon de déployer publiquement contre elle, dans ſes homélies, la fureur la plus outrageuſe & la plus indécente ? Il vivoit ſous les yeux de la cour, à Conſtantinople, dans une ville ſujette aux ſéditions, où ſa cauſe en avoit déjà excité

plufieurs, & il crioit en pleine chaire : *oui, Jéfabel vit encore ; elle perfécute Elie. Hérodiade demande la tête de Jean.* Ces allufions odieufes font-elles le langage de la vérité, du difciple d'un Dieu qui prioit fur la croix pour fes bourrreaux ?

On l'exila : mais dans quel pays du monde une pareille infolence feroit-elle refté impunie? Les auteurs eccléfiaftiques fe font récriés contre la dureté avec laquelle on le traita pendant la route, fur la barbarie de fes gardes, fur beaucoup d'autres chofes dont fes propres lettres prouvent pourtant qu'il y a beaucoup à rabattre : mais en vérité, s'il y a quelque chofe de furprenant dans la conduite d'un femme toute-puiffante, & fi cruellement infultée, c'eft l'excès de l'indulgence, & non celui de la rigueur. Quelle étoit la douceur de ce gouvernement, où l'on fe contentoit de reléguer un prêtre féditieux, à qui par-tout ailleurs on auroit ôté la vie dans les fupplices !

Il eft plus que probable que c'étoit dans le cloître qu'il avoit puifé cette âpreté in-

difcrete. C'eſt parmi les moines, dont il avoit tant fait l'éloge, qu'il avoit appris à ſe livrer à des emportemens ſi furieux, que ſa vertu même ne pouvoit dompter.

Il en étoit de même de tous ceux que le haſard tiroit de ces aſyles obſcurs pour les produire au grand jour. La ſévérité du cloître les avoit rendu inhumains ; la privation des plaiſirs avoit fortifié chez eux l'ambition qui, dit un écrivain célebre, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions. Ils cauſerent long-tems à ce malheureux empire grec, déchiré au-dehors par les incurſions des barbares, & fatigué au-dedans par des diſputes eccléſiaſtiques, des guerres moins cruelles en apparence, & non moins funeſtes en effet.

Elles armoient les citoyens les uns contre les autres pour les ſujets les plus frivoles, & quelquefois les plus ridicules. On ſait avec quelle chaleur ſe débattoient alors dans toute l'Aſie, des queſtions qui feront à jamais la honte de l'eſprit humain, & qui feroient un exemple unique de ſa foibleſſe,

ſi dans des tems poſtérieurs, comme nous le dirons plus bas, on ne les avoit imitées & ſurpaſſées parmi nous.

Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt que ces diſputes abſurdes produiſoient des factions violentes dans l'état. On argumentoit avec appareil, & les theſes finiſſoient preſque toujours par des émeutes. Or, c'étoient des moines qui, devenus prêtres, ou même évêques, donnoient le ſignal de ces diſſentions théologiques & civiles. Une politique intéreſſée les tiroit du cloître, pour les décorer du ſacerdoce & de la mître. C'étoient des ſoldats que l'on armoit pour s'en ſervir dans les combats dont l'égliſe étoit le théâtre.

Ce fut ſur-tout contre l'arianiſme que l'on commença plus utilement à employer cette reſſource. Jéſus-Chriſt n'ayant rien dit de ſa *conſubſtantiabilité*, ce myſtere n'ayant pas été révélé dans les écritures, le Dieu fait homme ayant au contraire dit en propres termes, *mon Pere eſt plus grand que moi*, un diacre d'Alexandrie prétendit défendre la

foi orthodoxe & la raiſon, en admettant une ſubordination entre les perſonnes divines. Arius ſoutint que le Fils n'étoit pas auſſi ancien que le Pere, que le ſecond étoit inférieur au premier, & qu'il y avoit quelque différence entre l'être engendrant & l'être engendré.

Arius avoit une réputation d'éloquence, & par conſéquent des rivaux. Un autre diacre, nommé Athanaſe, qui étoit éloquent auſſi, ſoutint que le Verbe étoit Dieu, éternel comme ſon Pere, conſubſtantiel.

Le patriarche Alexandre, ſiégeant alors dans la métropole d'Egypte, protecteur zélé d'Athanaſe, anathématiſa Arius dans deux conciles provinciaux.

Celui-ci eut pour lui la moitié de l'empire, les courtiſans & tous les eſprits paiſibles & conſéquens, qui croyoient mal-à-propos voir dans ſa doctrine une logique plus exacte & plus intelligible que dans celle de ſes adverſaires. Mais Athanaſe & ſon parti eurent pour eux le peuple, les dévots, les imaginations ardentes, que le merveilleux

ſubjugue, & à qui par conſéquent la conſubſtantiabilité devoit convenir davantage, indépendamment des raiſons qui la démontrent. Ils eurent ſur-tout l'adreſſe de s'attacher les moines.

On avoit déjà ſenti de quel poids pouvoient être dans des diſputes ces eſprits factieux, accoutumés à oublier les intérêts de leur patrie, détachés de tous les préjugés qui peuvent enchaîner des citoyens, & familiariſés avec l'habitude non ſeulement de ſe laiſſer gouverner, mais même de ſoutenir ſans examen les opinions qu'avoient embraſſé leurs chefs.

L'eſpérance de ſortir de la ſervitude du cloître, en faiſoit, lors même qu'ils y reſtoient, les défenſeurs impitoyables de la divinité du Chriſt. Armés du reſpect des peuples, de la réputation de leurs miracles, ils bravoient l'autorité ſéculiere. Appuyés par l'autorité eccléſiaſtique, dont ils étoient les inſtrumens, ils influerent prodigieuſement ſur les conciles & ſur toutes les aſſemblées de ces tems-là.

Les ariens, à leur tour, en prirent auſſi à leur ſolde; & cette conduite, imitée depuis par tous les ſectaires de part & d'autre, ne fit que rendre plus longs, plus violens, plus dangereux, tous les incendies qui embraſoient l'égliſe.

Les moines étoient préciſément comme ces nations chez leſquelles les puiſſances belligérantes vont, à prix d'argent, lever des ſoldats. Il n'y avoit point de querelles où la vérité & l'erreur ne fuſſent ſoutenues par des mains ſorties des cloîtres.

On entendoit un nommé Barſaba, partiſan zélé d'Eutychès, dire hautement dans le concile d'Epheſe : *S'il y a quelqu'un ici qui ſoutienne les deux natures, il faut le couper en deux.*

Ce n'étoit là qu'une menace; mais au concile de Chalcédoine, il la réaliſa. Le moine fougueux ne ceſſa de troubler & de ſcandaliſer l'aſſemblée par ſes violences; & comme ſi la ville & le ſynode n'avoient pas été un théatre ſuffiſant, on le vit, à la tête d'une troupe de moines ſéditieux, parcou-

rir toute la Syrie, & y pourſuivre à main armée les évêques du parti oppoſé.

Le pape Léon écrivit aux cénobites de la Paleſtine, qu'il étoit affligé d'apprendre à quel point ils s'éloignoient de la doctrine évangélique & apoſtolique, en troublant les villes par des ſéditions, en portant le déſordre dans les égliſes, en injuriant, & même en tuant les prêtres.

Si leur fanatiſme ſe ſignaloit ainſi en faveur d'Eutychès, leurs confreres ne ſe montroient pas moins ardens pour la défenſe de S. Cyrille, l'indomptable ennemi de Neſtorius. Cet évêque d'Alexandrie ayant été à ſon tour dépoſé par les partiſans de l'évêque de Conſtantinople, qu'il avoit d'abord fait condamner, on vit s'ouvrir tous les monaſteres de la ville, & tous les moines en ſortir en proceſſion. Un vieil abbé nommé *Dalinace*, qui n'étoit pas ſorti depuis quarante-huit ans, ſe mit à leur tête.

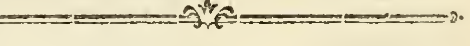
Ils marcherent ainſi ſur deux lignes, chantant des pſeaumes en deux parties, juſqu'au palais impérial. Le peuple s'attroupoit & les

ſuivoit. Les abbés entrerent auprès de l'empereur, & le reſte du cortege demeura dans la rue, continuant à pſalmodier ; mais ſi le prince ne les avoit pas ſatisfaits, ces chants paiſibles ſe ſeroient bientôt changés en cris de fureur ; & ces troupes d'anachoretes déſarmés, ſeroient devenues des bataillons, dont il auroit été impoſſible de contenir la rage.

Tels furent déſormais l'uſage & l'emploi de preſque tous les moines. Ceux d'entr'eux qu'un véritable deſir de faire leur ſalut avoit conduits dans le cloître, y reſtoient ignorés. Ceux au contraire qui, oubliant les devoirs de leur état, ne rougiſſoient point de paroître dans les cours, ceux qui y montroient avec audace un habit fait pour inſpirer la modeſtie & l'humiliation, n'y cauſoient guere que du mal.

Ils s'abandonnoient à une eſpece de théologie épineuſe, qui, ſans rien éclaircir du fond de la religion, fourniſſoit une ſource intariſſable de querelles & de diſputes. Flattant l'amour-propre des princes & de toutes les perſonnes puiſſantes, careſſant, autori-

ſant leurs foibleſſes, ou heurtant leurs paſſions avec une roideur non moins paſſionnée, enfin ébranlant l'état par des manœuvres dont on ne ſe défioit point aſſez, ils ont mérité d'être mis au nombre des cauſes qui préparerent la ruine entiere de l'empire grec.



CHAPITRE VIII.

SECONDE ÉPOQUE DU MONACHISME.

Introduction des moines en occident. S. Benoît premier fondateur.

DÈs le quatrieme ſiecle, les moines étoient donc déjà fameux en Aſie : ils y jouoient un rôle plus brillant qu'honorable : ils y cauſoient depuis long-tems de grands troubles. Mais ils étoient encore inconnus en Europe ; ou du moins leur façon de vivre y étoit abſolument mépriſée, peut-être parce qu'on jugeoit d'eux plus par leurs actions que par leurs regles ; & perſonne ne l'embraſſoit.

S. Athanafe fut le premier qui entreprit, vers l'an 140 de notre ere, d'attaquer ce préjugé plus étendu qu'injufte. Il faifoit alors fa cour au pape, pour obtenir le fecours de l'églife d'occident, contre les ariens qui gouvernoient defpotiquement celle d'orient. Pendant fon féjour à Rome, il compofa la vie de S. Antoine, le plus célebre des cénobites de ce fiecle.

Et il eut grand foin de repréfenter cet homme divin, comme l'ennemi le plus acharné des ariens. Antoine n'y recommandoit rien tant à fes éleves que de fuir avec horreur quiconque ne croiroit pas à la divinité du Chrift.

Le fuccès d'une premiere hiftoire en ce genre produifit bientôt des copies. S. Jérôme écrivit celles de S. Paul le Thébain, de S. Hilarion. Ruffin fit fon voyage dans les déferts de l'Egypte, où il avoit vu les plus grands perfonnages que jamais l'amour de la pénitence ait produits. Théodoret, de fon côté, configna dans un ouvrage exprès, la relation des vertus de S. Julien Sabas, de

ſaint Aphaate, & d'une infinité d'autres.

Tous ces écrivains étoient du parti oppoſé à Arius. Leurs héros étoient par conſéquent tous du nombre de ceux qui l'anathématiſoient. Les prodiges n'étoient point épargnés dans leurs vies ; & comme il étoit queſtion, ſur-tout dans celle de S. Antoine, de S. Hilarion, d'échauffer l'occident contre une ſecte qui triomphoit en orient, on n'oublia rien de ce qui pouvoit produire cet heureux effet.

Ce tiſſu de merveilles fit une grande impreſſion dans Rome. Il inſpira le deſir de connoître à fond & même de pratiquer le genre de vie qui donnoit lieu à des événemens ſi prodigieux. Les femmes ſur-tout en furent frappées. Une dame de la premiere condition, nommée *Marcella*, fut la premiere proſélite que firent les vies des Antoine, des Paul, des Hilarion. Elle ſe dévoua à la vie hérémitique, autant qu'il étoit poſſible, ſans ſortir de ſa maiſon, & ſans ſe renfermer ſous des grilles.

Sa retraite en amena d'autres. Pluſieurs

femmes, touchées comme elles, se mirent sous la direction de S. Jérôme, qui recevoit avec plaisir le prix édifiant de ses ouvrages. Il eut ensuite des imitateurs qui se chargeoient volontiers de guider dans le chemin du salut, des veuves opulentes, que leurs richesses exposoient à s'égarer, ou des jeunes personnes à qui l'âge & la beauté rendoient leurs services plus nécessaires.

Mais leurs conseils & le détachement du monde, qui en étoit le fruit, restoient renfermés dans des édifices particuliers. Ces exemples de vertu & de retraite ne frappoient point les yeux du public. S. Benoît fut le premier fondateur qui ouvrit en Europe un asyle commun aux hommes dégoûtés des tracasseries de la terre, & décidés à gagner le ciel sous les ordres absolus d'un abbé.

Si l'on réfléchit aux circonstances dans lesquelles S. Benoît conçut & réalisa ce projet, il sera impossible de ne pas le regarder comme un des plus utiles bienfaiteurs du genre humain. Les exploits chimériques des

Hercules, des Théſées, n'auroient pas été plus avantageux aux hommes, que ne le fut effectivement la fondation pacifique de ce patriarche du monachiſme en Europe. Pour en apprécier le mérite, il faut jeter un coup-d'œil ſur l'état où ſe trouvoit alors cette partie du monde, & même tout le globe connu.

La terre n'a peut-être jamais eſſuyé de criſe plus funeſte, ſi l'on en excepte ces bouleverſemens univerſels, dont la mémoire a été conſervée ou déguiſée ſous le nom de *déluge*, & qui ſuppoſent l'anéantiſſement abſolu des races vivantes, dans les pays qui en étoient le théatre. Tous ces fléaux, dont la nature humaine eſt ſuſceptible, ſembloient ſe réunir pour fondre ſur le malheureux empire romain, & faire expier par les horreurs de ſa fin, l'éclat qui en avoit ſignalé les beaux jours. La guerre, la peſte, la famine déſoloient ces contrées couvertes des cadavres de leurs anciens poſſeſſeurs, ſucceſſivement ravagées par les barbares qui les envahiſſoient, & par les

ſoldats armés en apparence pour les défendre. Opprimés moins encore par les ennemis que par ces fantômes d'empereurs qui chanceloient ſur le trône des Céſars, & s'en diſputoient la pourpre toujours tachée du ſang de ſes propriétaires; les ſujets avilis, tyranniſés, dépouillés de tout, ne connoiſſant leurs maîtres qu'aux exactions dont ils devenoient les victimes, erroient dans ces enceintes déſertes, comme le gibier qui fuit dans une battue la rencontre des chaſſeurs.

C'eſt dans ce moment que S. Benoît ouvrit des retraites à la foibleſſe, à l'indigence, à la miſere. Les calamités politiques n'avoient pas fait perdre le reſpect pour la religion : l'adroit fondateur profita de ce reſpect pour aſſurer le calme de ſes établiſſemens. Les infortunes qui pourſuivoient & dévoroient les hommes par-tout ailleurs, firent chérir des aſyles dont elles n'approchoient pas. Ces miſérables qui traînoient dans le monde une vie pire que la mort, acceptoient, ſans examen, une ſervitude où, par le ſacrifice

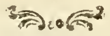
de leur liberté, ils acquéroient un repos & une aiſance inaltérables. Les couvens dûrent donc ſe multiplier avec la plus étonnante rapidité. Le fanatiſme qui avoit peuplé les déſerts en Aſie, étoit un mobile moins actif que le déſeſpoir qui précipitoit les hommes dans les cloîtres en Europe.

Il n'y a point d'exemple d'une ſemblable propagation. L'auteur eſpagnol de la chronique de l'ordre, prétend qu'on y a compté juſqu'à quarante-ſept mille abbayes, quatorze mille prieurés, & quinze mille couvens de filles. La merveille augmente bien autrement, quand on le ſuit dans le détail de la population de ces maiſons. Il aſſure qu'il n'y en avoit aucune où il n'y eût au moins trois & quatre cents moines. Il en cite beaucoup de huit & neuf cents, & prétend, d'après S. Bernard, qu'il y en avoit une en Irlande, habitée de trois mille de ces reclus. Si ce ne ſont pas là de ces exagérations que l'enthouſiaſme produit ſans les juſtifier, il n'y a point de conquérant qui pût s'enorgueillir de s'être fondé un auſſi vaſte empire.

Ceux

Ceux qui ont écrit que le tiers du monde chrétien appartenoit à S. Benoît, auroient plus bleſſé la vraiſemblance que la vérité.

Si ce qui précede a de quoi ſurprendre, le calcul donné par le même écrivain, des ſaints canoniſés qui ont illuſtré cette immenſe famille de Benoît, eſt bien plus digne d'admiration. Les uns, dit-il, en ſuppoſent quinze mille, les autres trente-ſix mille, & d'autres enfin cinquante mille, d'après un compulſoire fait par le pape Jean XXII dans les archives de Rome. Mais le judicieux Eſpagnol croit qu'ils ſe ſont tous trompés; & il obſerve que, l'ordre étant ſi répandu & la regle ſi parfaite, il eſt bien plus raiſonnable de croire que le nombre des ſaints qui en ſont ſortis eſt infini.



CHAPITRE IX.

Des statuts & du régime prescrits par S. Benoît. Du travail des mains, recommandé par lui. Avantages qu'a produits l'ordre des bénédictins.

SAINT Benoît, en ouvrant un asyle aux victimes de l'anarchie politique de ces siecles infortunés, eut encore le mérite de n'employer aucune de ces charlataneries, dont ses prédécesseurs en Asie ne lui avoient que trop donné l'exemple. L'imagination ardente & crédule des Egyptiens, des Syriens, &c. avoit fait mettre en usage par les patriarches, & adopter par leurs disciples, des ressources plus faites pour l'erreur que pour la vérité. Pour concilier le respect à leurs institutions, ils les avoient présentées comme étant le fruit d'une sagesse surnaturelle.

Saint Pacome prétendoit avoir reçu sa regle des mains d'un ange tout resplendissant de lumiere. S. Basile avoit aposté un autre

faint perfonnage nommé *Ephrem*, pour s'écrier, pendant que le premier prêchoit ; qu'il voyoit fur fon épaule une colombe plus blanche que la neige. Benoît, plus naïf & plus vrai, n'employa ni l'ange de Pacome, ni le pigeon de Bafile. Il ne fit parler dans fon inftitution que le bonheur & l'amour des hommes. Auffi fut-elle plus douce, plus humaine, &, s'il eft permis de le dire, plus raifonnable, qu'aucune de celles qui l'avoient précédée dans les autres parties du monde.

Elle n'ordonnoit rien qui furpaffât les forces de l'homme. Elle n'exigeoit ni privations pénibles, ni efforts extraordinaires. Le régime qu'elle prefcrit eft tel qu'affurément il y avoit dans ces tems malheureux peu de familles qui puffent en jouir, même avec de l'aifance. Chaque moine doit avoir à dîner, un potage & deux plats, avec une mefure de vin, & autant à fouper. Dans la faifon des fruits, il veut qu'on leur en ferve, fans rien retrancher du refte.

En établiffant même cet ordre, on voit

combien il craignoit de ne pas donner assez à la nature & aux besoins de ses éleves. Il observe avec une sagesse vraiment honorable, à l'article 49, sur la mesure du boire, que chacun a ses graces particulieres que Dieu lui donne, qu'en conséquence ce n'est qu'avec bien de la répugnance qu'il se hasarde à fixer des mesures générales en cette matiere. Aussi n'en établit-il pas une, à proprement parler. Il dit seulement qu'ayant égard aux besoins des foibles, il croit qu'une hémine ou demi-septier de vin suffit à chacun par jour.

Il exige un office de nuit; mais comme il vivoit en Italie, où l'usage étoit dès-lors établi de diviser le repos journalier, & d'en placer une partie dans l'ardeur de la chaleur, il veut que les moines fassent leur méridienne.

Il leur recommande l'obéissance, parce qu'elle est en effet la base de toute espece de société dans laquelle on veut maintenir l'ordre : mais la chasteté, la pauvreté sont proposées comme des vertus qu'il faut acquérir,

& non comme des vœux auxquels il faille s'engager. Il laiſſe même le retour ouvert aux ames foibles, que la peſanteur d'un joug indiſcrétement recherché pourroit effrayer. Il prévoit le cas où elles s'y ſouſtrairont; & ſi le repentir les ramene, la ſeule peine à laquelle il ſoumette ces fuyards contrits, c'eſt d'être placés au dernier rang de la communauté.

Il défend aux moines qui s'y incorporent, de rien poſſéder en commun. Rien n'étoit plus ſage, pour prévenir les querelles, que la propriété & toutes les paſſions qu'elles favoriſent, ne peuvent manquer d'engendrer. Il s'exprime ſur l'article des malades avec une tendreſſe, une affection pleine d'humanité. Il veut qu'ils aient une chambre particuliere; qu'on leur donne un ſerviteur craignant Dieu, intelligent & exact; qu'on leur adminiſtre les bains tant qu'ils en ont beſoin, & qu'on leur ſerve de la viande, juſqu'à leur entiere convaleſcence. Il étend ſa condeſcendance paternelle juſqu'aux vieillards & aux enfans. Quoique la

nature elle-même, dit-il, porte à la commiſération envers ces deux âges, la regle doit cependant encore les prendre ſous ſa protection. Enfin les ſtatuts de S. Benoît renferment les principes de conduite les plus propres à contenir en paix une multitude d'hommes raſſemblés, preſſés dans un petit eſpace, & dont il falloit néceſſairement éluder les penchans, puiſqu'il n'auroit pas été poſſible de les ſatisfaire.

Le ſaint fondateur s'eſt appliqué ſur-tout à détourner ſes enfans de cette contemplation oiſive, qui avoit produit tant de mal dans les monaſteres de l'Aſie.

Il recommandoit le travail des mains: & ce n'étoit point, comme dans l'Egypte, un travail léger de vannerie, plus propre à ſervir de délaſſement que d'occupation. Celui auquel devoient s'appliquer les enfans ſpirituels de S. Benoît, c'étoient les rudes ouvrages de la campagne, & les détails fatigans de l'exploitation des terres.

Ce principe utile, une fois naturaliſé dans l'ordre de S. Benoît, s'eſt étendu à

toutes les dérivations qu'elle a produites. De cette tige inépuiſable ſont ſorties ſur-tout deux branches non moins fécondes, qui en ont conſervé la ſeve & l'eſprit, Cîteaux & Clervaux. Peut-être les fondateurs eux-mêmes ne prévoyoient-ils pas alors combien cette politique ſage deviendroit utile à leurs ſucceſſeurs. L'Europe, d'un bout à l'autre, étoit couverte de forêts incultes, inutiles à leurs propriétaires. On établiſſoit volontiers ces fervens reclus au milieu des bois. On leur livroit du terrein à diſcrétion ; & même en le leur abandonnant, un des principaux embarras du donateur étoit de ſavoir comment ils pourroient s'y loger. (*)

Mais quand, par obéiſſance pour leur regle, ces moines laborieux eurent abattu les

(*) On leur donnoit bien quelquefois auſſi des terres en valeur. Le pere de Placide, devenu ſaint en combattant dans cette pieuſe milice, fit préſent à S. Benoît lui-même, de dix-huit fermes en Sicile, ſur leſquelles on comptoit ſept mille eſclaves, hommes faits, ſans y comprendre les femmes & les enfans ; & il lui fit de bien plus étonnantes libéralités dans le continent.

arbres & défriché des eſpaces immenſes, on fut étonné d'y trouver une ſource inépuiſable de richeſſes, qu'on ne ſe ſeroit jamais aviſé d'y ſoupçonner. Les abbayes ſe garderent bien d'en tarir le cours ; elles ne ſongerent, au contraire, qu'à le faciliter par de nouveaux défrichemens ; & il en réſulte, pour la ſociété en général, un bien que perſonne n'avoit prévu, excepté peut-être le ſage & politique fondateur.

Autour de ces eſſains infatigables, que le deſir de gagner le ciel appliquoit ſi fructueuſement aux choſes de la terre, ſe fixoient avec leurs familles les ouvriers qui les aidoient dans leurs exploitations ; ceux qui y étoient indiſpenſablement néceſſaires, par l'exercice du peu d'arts alors connus ; les marchands qui en diſtribuoient le produit autant que le permettoient l'abrutiſſement commun, la difficulté des routes & l'ignorance des principes ainſi que des avantages du commerce. En peu de tems il ſe formoit des colonies nombreuſes, que l'amour du travail avoit créées. Elles proſpéroient dans

le calme & l'abondance, à l'abri de S. Benoît.

Cette maniere bien respectable de faire des conquêtes, a policé, peuplé, enrichi l'Allemagne, la Suisse, & même tous les états florissans de nos jours en Europe. Elle y a donné naissance à plus de deux cents villes : les abbayes, après avoir été une retraite contre les infortunes, devinrent une ressource contre la barbarie.

Les bénédictins ne se sont pas bornés à multiplier la subsistance des hommes, & à les garantir des malheurs physiques. Les soins de leur pere trop peu considéré dans le vrai point de vue où il méritoit d'être placé, se sont étendus jusqu'à la culture des esprits. Dans la décadence universelle des arts & des lettres, il leur prépara des asyles dans ses couvens. Il voulut que les études y fussent continuées, & les sciences estimées. Presque toutes ces maisons furent des colleges dont il sortit des hommes aussi instruits, aussi illustres que le leur permettoient les conjonctures.

Ils combattirent de toutes leurs forces la

rouille affreuſe qui commençoit à s'étendre ſur tout ce qui dépend du génie. Ce ſont eux qui nous ont conſervé les plus beaux monumens de l'ancienne littérature. Incapables d'en profiter par l'abâtardiſſement général des eſprits, au moins ils ont ſu les copier fidélement. Au milieu de la nuit affreuſe où la groſſiéreté des barbares détracteurs de l'empire romain en avoit plongé toutes les provinces, les moines nous ont tranſmis une partie des connoiſſances des ſiecles précédens. Sans eux, la lumiere dont nous nous enorgueilliſſons ne ſe feroit probablement jamais levée pour nous.

Il eſt fâcheux qu'ayant tant de droits à la reconnoiſſance des générations à venir, leurs écrivains ne ſe ſoient propoſé que de les étonner par des récits ſuſpects, & que la ſuperſtition ait ſouillé leurs annales. Il eſt permis de douter que le bénédictin S. Ildéphonſe ait été habillé des mains de la ſainte Vierge, & qu'elle l'ait revêtu publiquement d'une belle chaſuble comme en paradis, qui ayant été long-tems conſervée à Tolede, ſe

trouve aujourd'hui à Oviedo, où on ne la montre plus. (*)

On ne sera pas criminel pour refuser de croire qu'une femme deviendroit enragée, si elle avoit la hardiesse d'entrer dans les églises d'un autre bénédictin nommé saint Fiacre, & cela parce que le saint ayant obtenu d'un autre saint nommé Faron, pour son église, tout le terrein qu'il pourroit lui seul enclorre d'un fossé dans un jour, il imagina, au lieu de fouiller la terre, de courir légérement en traînant son bâton ; & sur toute la ligne qu'il traçoit, il se formoit un parfaitement beau fossé. Une femme témoin de cette étrange opération, eut l'imprudence d'appeller le saint sorcier, ce qui valut à tout son sexe l'exclusion honteuse dont il s'agit. Cette imitation puérile & grossiere de l'artifice de Didon, n'auroit pas dû se trouver dans un livre sérieux, destiné à l'édification des fideles.

On n'offensera ni la religion, ni la véné-

(*) Chronique générale de l'ordre de S. Benoît.

ration due aux noms consacrés dans le ciel, en soupçonnant qu'une bénédictine nommée sainte Auze ou Auzée, n'avoit pas la vertu de donner des paralysies à toutes les filles assez téméraires pour boire dans sa tasse, & que, quand elle n'avoit rien à faire de mieux, elle entroit dans un four tout rouge, dont elle sortoit fraîche & sans un cheveu de moins.

La mémoire de S. Benoît sur-tout devoit être assez respectable à ses enfans, pour qu'on ne la chargeât pas de prodiges absurdes. Il ne falloit pas dire qu'une fois il rencontra le diable déguisé en médecin, courant à grande hâte sur une mule; que ce saint lui demanda où il couroit si vîte; que le malin lui répondit, en lui montrant une bouteille, *je vais donner du sirop aux moines*; que le patriarche galoppa à son tour, & arriva assez tôt pour être témoin qu'un de ses moines venoit de boire le terrible sirop, & écumoit avec violence; qu'il ne fit que lui donner un soufflet, au bruit duquel le démon s'en fut si vîte, que jamais il n'osa se

remontrer. Il faut être auſſi ſobre à raconter des miracles, que la Divinité l'eſt à les permettre ; & des merveilles auſſi ridicules, auſſi dépourvues d'objet, peuvent décréditer les véritables..

Saint Benoît & ſes établiſſemens n'avoient pas beſoin de ce fragile appui pour devenir les monumes les plus utiles, les plus reſpectables en leur genre, qu'une piété éclairée & une politique bienfaiſante aient jamais produits. Il eſt ſûr que c'eſt à eux dans tous les ſens que l'Europe doit la police, l'opulence, l'éclat, dont elle jouit aujourd'hui.



CHAPITRE X.

Relâchement des inſtituts monaſtiques en occident. Maux qu'ils y cauſent.

MALHEUREUSEMENT, dans toutes les choſes humaines l'abus eſt toujours la ſuite du bien. Malgré la ſageſſe des regles de S. Benoît, & la modération de ceux qui rechercherent après lui la gloire d'être, comme

lui, législateurs ſpirituels dans notre occident; comme ces établiſſemens avoient le même vice radical que ceux dont je viens de parler; comme ils étoient également fondés ſur un éloignement du monde peu fait pour des hommes; comme en recherchant la pauvreté ils conduiſoient auſſi à l'opulence, ils produiſirent bientôt les mêmes effets. Les moines de l'Italie, de l'Eſpagne, ou des Gaules, devinrent en peu de tems auſſi puiſſans & auſſi dangereux que ceux de la Thébaïde ou de la Syrie.

Les progrès de l'ignorance forcerent bientôt l'égliſe d'aller chercher ſes miniſtres dans les cloîtres: la force de la diſcipline établie par S. Benoît y fit germer, comme je viens de l'obſerver, quelque goût pour l'étude; ils devinrent les dépôts du peu de lumieres échappées à la barbarie, & les ſéminaires d'où ſortoient les ſujets deſtinés aux grandes places eccléſiaſtiques. Tous les hommes un peu diſtingués par leur mérite, avoient reçu leur éducation & paſſé leurs premieres années dans les écoles; mais cette

illuſtration eut les ſuites naturelles qu'elle devoit avoir. Les prélats porterent dans l'adminiſtration le même eſprit de deſpotiſme d'intrigues, qui infectoit, comme nous l'avons obſervé, les monaſteres de l'orient.

C'eſt une fatalité attachée à toute aſſociation où une diſcipline ſévere contient des deſirs que tout le reſte enflamme, & dont les membres privés de l'emploi des ſentimens naturels, n'ont ni les diſtractions que cauſent les plaiſirs dans les ſociétés ordinaires, ni les embarras que donnent les beſoins.

Les ſimples particuliers ſe livrent à cet eſprit inquiet, à cette fureur de dogmatiſer, qui produit ce qu'on appelle des héréſies. Les Gotheſcale, les Bélanger, les Abailard voulurent raiſonner ſur des matieres interdites au raiſonnement. Ils occaſionnerent par-là des troubles & des ſcandales dans l'égliſe. Mais leurs ſupérieurs influerent dans les agitations politiques des états.

Depuis Charlemagne ſur-tout, on ne vit preſque aucune faction, qui ne fût inſpirée

ou conduite par eux. Ce fut un abbé (*) qui excita des fils dénaturés contre l'indigne héritier de ce grand empereur. Cet abbé séditieux fut secondé par un moine ingrat, qui ayant été serf, étant devenu ensuite archevêque (**), par la faveur du foible Louis, ne se servit des bienfaits que pour perdre le bienfaiteur, & ne rougit pas de lui prononcer lui-même publiquement la sentence qui le déposoit.

D'autres esprits non moins turbulens abuserent du même habit pour cabaler avec impunité. C'étoit un étrange contraste dans les usages de ces tems-là, qui ne contenoient pas moins de contradictions & d'inconséquences que ceux du nôtre. On renfermoit alors dans les cloîtres les princes que l'on vouloit rendre incapables de représenter dans le monde; & ceux qui s'y étoient renfermés d'eux-mêmes, en sortoient pour aller jouer sur ce grand théatre un rôle

(*) Vala, abbé de Corbie.

(**) Ebbon, archevéque de Rheims.

auffi indécent pour eux, que dangereux pour les fpectateurs.

Ils devenoient alors les acteurs les plus importans dans toutes les fcenes fanglantes que l'ambition faifoit jouer du Tibre jufqu'à l'Ems, & du golfe Adriatique à la mer de Norwege. Ils fomentoient tous les troubles, on les retrouvoit dans toutes les révoltes. Ils armoient leurs vaffaux, & les envoyoient à la guerre, fous l'ordre d'un *avoué*, contre les communes voifines, contre les évêques, contre les princes.

Enfin, quand le defir de la féodalité eut renverfé toutes les idées du gouvernement, quand il eut fubftitué la démence à la raifon, & à la juftice je ne fais quel fantôme de générofité auffi folle que dangereufe ; quand cette échelle pyramidale de fouverains, tous dépendans les uns des autres, tous armés, tous rendant à leurs fupérieurs les coups qu'ils recevoient d'en-bas, fe fut bien affermie en Europe, on vit des abbés conduire en perfonne leurs foldats dans les batailles, & couvrir le paifible capuchon d'un cafque guerrier.

CHAPITRE XI.

TROISIEME ÉPOQUE DU MONACHISME.

Fondations des mendians établis plus particuliérement dans la dépendance du ſaint-ſiege.

LES papes ſentirent de bonne heure combien cette eſpece de milice pouvoit leur devenir utile, s'ils parvenoient à ſe l'attacher. (*) Rome étoit foible & ſanglante, mais cependant reſpectée des nations même qui la déchiroient. L'orgueil de ſon nom la ſoutenoit encore. C'étoit un vieux chêne étendu par terre, & dont la grandeur excitoit l'admiration des bûcherons même qui venoient de l'abattre.

Ses pontifes ſurent mettre à profit ces reſtes de ſon ancienne ſplendeur. Ils oſerent aſpirer en ſecret à la monarchie univerſelle, comme en avoient joui les Céſars, dont ils

(*) Voyez la bulle d'extinction des jéſuites en 1773, où le pape dit nettement que le ſaint-ſiege doit aux moines *ſon luſtre & ſon maintien.*

travailloient à tenir la place. Mais les Césars avoient conquis la terre par des victoires. Les papes, qui vouloient leur succéder, prirent une voie moins bruyante.

Ils chercherent à lier leurs prétentions ambitieuses avec la doctrine de l'église, dont ils étoient incontestablement les chefs. Ils s'appliquerent à mettre leur politique à l'abri du dogme ; & ce fut en vertu du respect qui leur étoit dû dans les choses spirituelles, qu'ils prétendirent exercer un despotisme absolu sur les princes de la terre.

Une précaution importante pour y parvenir, c'étoit d'avoir dans tous les royaumes un parti affidé assez puissant pour y causer des agitations, & assez bien déguisé pour ne pas exciter toujours des alarmes. Or rien n'étoit plus propre que les moines à remplir ces différentes vues.

Ils continuoient de vivre au milieu de leur patrie ; ils en conservoient la langue & les mœurs ; ils y paroissoient toujours attachés par les liens de la nature, & par ceux de l'amitié. On oublioit facilement qu'ils

avoient paſſé ſous des loix étrangeres en entrant dans le cloître, & que les vœux du cénobite étoient, pour ainſi dire, l'abjuration des ſermens du citoyen.

Les ſouverains pontifes en auroient voulu remplir le monde; mais un obſtacle les arrêtoit. Pour les multiplier, il falloit leur donner des maiſons & des terres. L'opulence des bénédictins, des religieux de Clugny, de Cîteaux, de Clervaux, faiſoit croire qu'il étoit de l'eſſence d'un moine d'être riche. Les papes ne l'étoient pas aſſez pour enrichir des établiſſemens ſi coûteux.

Ils avoient bien les tréſors ſpirituels qui attiroient dans leurs coffres une partie de l'argent de la chrétienté; mais leur luxe, leurs intrigues & leurs plaiſirs conſumoient tout ce revenu caſuel. La tranſlation du ſaint-ſiege, & le long ſchiſme qui en fut la ſuite, avoient bien diminué les revenus de la papauté; & la crédulité des peuples ne prodiguoit l'argent qu'aux établiſſemens qu'elle-même avoit formés.

D'ailleurs, la conduite même des anciens

auroit fait redouter d'en créer de nouveaux du même genre, quand on l'auroit pu. Ils étoient fiers, parce qu'ils étoient riches. Les passions de leurs supérieurs ne s'accordoient pas toujours avec celles des papes; les ordres de Rome étoient quelquefois reçus chez eux peu respectueusement; les successeurs de S. Pierre se sentoient gênés, quand il falloit faire la cour à ces abbés qu'ils n'auroient voulu traiter que comme des vassaux, & qui faisoient souvent trop sentir combien ils se croyoient indépendans.

Pour remplir parfaitement & sûrement le plan du saint-pere, il auroit fallu des corps qui n'exigeassent rien pour le prix de leurs services, qui se recrutassent & s'entretinssent aux dépens des pays même où ils combattoient, & qui joignissent un zele désintéressé à un dévouement aveugle. Mais où trouver une pareille chimere? Il se passa bien des siecles, avant qu'on pût la réaliser.

Enfin il vint un homme adroit, dont l'ins-

titut étoit propre à remplir toutes ces conditions (*) ; il trouva moyen d'aſſigner à ceux qui ſe lieroient à ſa regle, une ſubſiſtance abondante, ſans poſſeſſion, ni travail. Il fit d'une beſace le plus aſſuré de tous les fonds. Il réaliſa ce que l'imagination orientale a feint d'un manteau magique qui ſuffiſoit à tous les beſoins de celui qui le portoit. Cet homme fut le fameux S. François.

Il paroît par un trait de la vie de S. Jean l'Aumônier, chap. XX, qu'il y avoit déjà des moines mendians : mais ce n'étoient que des particuliers iſolés. S. François eſt inconteſtablement le premier des hommes qui ait imaginé d'établir des ordres dont la gueuſerie fût le fondement, & de faire de la mendicité un état fixe.

Il étoit dévoré de l'ambition qui caractériſe tous les fondateurs : il vouloit voir étendre & provigner ſon ordre. Le moment n'étoit cependant pas favorable. Le monde chrétien, rebuté du nombre, de l'inutilité,

(*) Regle de S. François, écrite au nom du ciel. Voyez *Hoſpinien*, page 206.

& même des ſcandales des anciens ordres religieux, s'indignoit de la propoſition ſeule d'en adopter de nouveaux. Précifément dans le tems où S. François ſe berçoit de l'idée flatteuſe de ſe voir patriarche & pere d'une foule d'enfans ſpirituels, le concile de Latran proſcrivoit impitoyablement ces ſortes de familles adoptives.

Pour éluder la proſcription du concile, & impoſer ſilence à la chrétienté ſoulevée, il n'y avoit qu'un moyen : c'étoit d'intéreſſer le pape à ſon établiſſement, de lui jurer une obéiſſance ſervile, & de lui faire voir qu'en ſe rendant le protecteur de la fondation, le ſaint-ſiege y gagneroit des défenſeurs incorruptibles. Ce fut auſſi ce parti là que prit S. François.

On aſſure que la premiere fois qu'il parut devant le pape, pour implorer ſa protection, & lui préſenter le plan qui la lui devoit aſſurer, la parole lui manqua entiérement. Il ne put dire un mot d'un long diſcours qu'il avoit préparé; mais il n'avoit pas beſoin de parler pour perſuader le pro-

tecteur dont il briguoit l'appui : ſa vue ſeule valoit mieux qu'un long diſcours.

Il n'étoit pas difficile à des Italiens ruſés, pénétrans, tels que ceux qui forment dans tous les tems le conſeil d'un pape, d'appercevoir, ſous l'habit humble & mortifié de François, un zele ardent & préciſément tel qu'il le falloit pour ſervir en aveugle, ſans chercher d'autres récompenſes que le plaiſir de ſervir. Il étoit aiſé de deviner que plus il paroiſſoit intimidé à l'aſpect du prince dont il baiſoit les pieds en tremblant, plus il ſeroit fanatique de ſa grandeur, quand il la prêcheroit à d'autres.

On ſentoit bien d'ailleurs, que tous les diſciples de ce patriarche déconcerté, ne ſeroient pas muets comme leur maître, & que dans le grand nombre il s'en trouveroit néceſſairement pluſieurs dont les talens mis en œuvre par ſon enthouſiaſme, deviendroient le plus ſolide appui de la puiſſance romaine.

Auſſi l'approbation du nouvel inſtitut ne ſouffrit-elle aucune difficulté. Malgré les

défenſes du concile de Latran, malgré les canons de celui de Lyon qui les réiterent, l'établiſſement de l'ordre des freres mineurs fut ſolemnellement ratifié. Peu d'années après, celui des freres prêcheurs ne fut pas moins bien accueilli. Bientôt la chancellerie pontificale n'eut point d'occupation plus preſſante que d'expédier de toutes parts des patentes pour la confirmation des franciſcains, des dominicains, pour l'interprétation de leurs regles, pour l'augmentation de leur privileges.

Alors ces édifices fondés ſur l'humilité, ſur l'indulgence, prirent une forme réguliere & convenable au parti que les papes en vouloient tirer. Ils ſe hâterent d'employer cette invention utile. En toute eſpece de guerre, la ſubſiſtance eſt toujours le premier beſoin, & le plus embarraſſant; quand celui-là eſt rempli, les autres opérations ſuivent d'elles-mêmes. Les évêques de Rome ſe voyant déſormais en état d'entretenir ſans frais des troupes nombreuſes, remplirent l'Europe de ces étranges régimens, qui ne

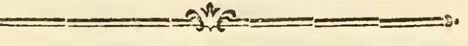
leur coûtoient que des bulles. Ils leur donnoient différens uniformes, mais à peu près les mêmes regles, & ſur-tout le même eſprit.

Le chef de chacun eut ordre de reſter à Rome. C'eſt une remarque importante à faire, que de tous les anciens ſouverains monaſtiques, il n'y en a pas un qui faſſe ſon ſéjour en Italie. Les bénédictins de toutes les congrégations, les bernardins, les cluniſtes, les prémontrés, enfin tous les moines de la vieille-roche, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, ont leurs ſupérieurs immédiats hors des états du pape. De tous ceux des mendians, au contraire, il n'y en a pas un ſeul qui ne réſide à Rome, & ne ſoit à la fois dans cette cour le gage & l'inſtrument de la ſoumiſſion de tous ſes ſujets répandus dans l'univers chrétien.

On donna à chaque chef le nom de général, pour l'avertir qu'il devoit commander à des milices guerrieres.

On diſperſa par-tout les ſimples ſoldats, qui, joignant à des armes reſpectées l'in-

trigue & la perſuaſion ſecrete, ſe ſignalerent bientôt par les avantages les plus déciſifs. Ils porterent en tous lieux la puiſſance du prince qui les avoit créés. Peu unis entre eux pour le fond, jaloux même les uns des autres, ils s'accordoient ſur un ſeul point, ſur l'obéiſſance ſans réſerve due au pape, & la néceſſité de ſoutenir ſes intérêts. C'étoit là leur ſigne de ralliement, & la deviſe de l'étendard commun ſous lequel ils combattoient.



CHAPITRE XII.

Ruſes qu'employoient les mendians pour s'accréditer. Faveurs du ciel, dont ils étoient comblés.

JE ne m'arrête point à toutes les fraudes pieuſes qu'imaginerent les fondateurs & leurs enfans pour être plus conſidérés. Elles ſont aſſez communes aux commencemens des inſtitutions dans tous les genres. Celles des mendians étoient ſeulement plus groſ-

ſieres, parce qu'elles étoient imaginées par des hommes groſſiers, & deſtinés à tromper un ſiecle peu délicat. (*)

Les unes étoient criminelles, les autres ridicules. Les plus innocentes, il faut l'avouer, ne vaudroient guere aujourd'hui à leurs inventeurs, que les petites-maiſons. Dans ce nombre, par exemple, on peut mettre les célebres *ſtigmates* : ruſe puérile ou ſcandaleuſe, qui auroit dû faire rire les gens du monde & gémir les dévots.

Telle étoit pourtant la barbarie du ſiecle, que cette abſurdité révoltante fut prêchée avec la plus grande hardieſſe, & reçue avec la plus étonnante crédulité. Les franciſcains firent un gros volume ſur les *conformités de S. François avec Jéſus-Chriſt.*

On comparoit enſemble ces deux législateurs. Le parallelle ne ſe trouvoit pas toujours avantageux au ſecond, & le livre n'en fut pas lu moins avidement ; l'Europe fut édifiée d'entendre comparer & préférer un

(*) On peut à ce ſujet conſulter *la chronique des freres mineurs.*

payſan Italien, ignorant, ſimple, preſque ſtupide, au Fils de Dieu lui-même, au Sauveur du monde.

Ce n'étoit pas tout : ces patriarches, bien pénétrés de la néceſſité de nourrir dans les cœurs l'enthouſiaſme ſur lequel ils fondoient leur fortune, avoient le bonheur d'être perpétuellement éclairés par des révélations dont le récit ſervoit à l'échauffer. C'étoit toujours Dieu qui les guidoit ſenſiſiblement dans toutes leurs actions. Ils avoient ſans ceſſe, & ſur-tout dans les occaſions importantes, des ſonges, des inſpirations qui mettoient à l'épreuve la foi des novices, & lui ſervoient d'aliment.

Saint François veut-il établir l'amour de la pauvreté? C'eſt Jéſus-Chriſt lui-même à qui, ſous la figure d'un pauvre, il a donné l'aumône. Veut-il faire ſentir à ſes diſciples inquiets du lendemain, que la Providence ſaura dans tous les tems pourvoir à leurs beſoins, ſans leur participation? Il les mene dans une campagne déſerte; il a ſoin que l'heure du dîner ſe paſſe, ſans qu'il s'offre la

moindre cabane dont on puiſſe ſe promettre du ſecours ; & au moment même où la faim commence à répandre le découragement & la défiance dans les cœurs, un homme ſe préſente qui lui donne un pain, & diſparoît ſans qu'on s'en apperçoive.

Enfin faut-il enhardir ſes compagnons tremblans à l'heure de l'audience du pape? Il leur déclare que Jéſus-Chriſt lui a donné lui-même, la veille, dans un ſonge, l'ordre de parler au ſaint-pere; & quoique ſa propre timidité ne fît pas honneur à ſa foi, le ſuccès l'ayant juſtifiée, il s'en applaudit, & en tire une nouvelle preuve que c'eſt Dieu même qui a touché le cœur du pontife.

De ſon côté, ſaint Dominique n'étoit pas moins favoriſé du ciel. Quand il s'agit d'obtenir l'autoriſation du pape pour ſon ordre, il vit la nuit le Fils de Dieu, qui étant aſſis à la droite de ſon Pere, ſe leva animé de colere contre les pécheurs, tenant trois lances à la main pour les exterminer : l'une, contre les ſuperbes; l'autre, contre les avares; la troiſieme, contre les voluptueux. Sa ſainte mere

lui prenoit les pieds, & lui demandoit miſé-corde pour eux, en lui diſant : *J'ai un ſervi-teur fidele, que vous enverrez prêcher par le monde, & ils ſe convertiront ; & j'en ai en-core un autre que je lui donnerai pour l'aider.* Le Seigneur témoigna être appaiſé, & de-manda à ſa mere de voir ces deux ſerviteurs. Elle lui préſenta S. Dominique, & un autre qu'il ne connoiſſoit point, mais qu'il trouva le lendemain dans l'égliſe ; & l'ayant recon-nu, il courut l'embraſſer & lui dit : vous êtes mon compagnon, vous travaillerez avec moi. Soyons unis, & perſonne ne pourra nous vaincre.

Ce compagnon invnicible étoit S. François. On peut remarquer dans cette viſion, qui fut publiée avec éclat, la politique du pa-triarche, qui prodigue à un rival déjà accré-dité les careſſes & les éloges, pour l'empê-cher de traverſer un établiſſement qui pou-voit lui faire ombrage.

Après ces viſions des peres, vinrent les maneges des enfans ; l'abus des miracles, les fauſſes reliques, l'art de flatter le peuple,

de captiver la bienveillance des veuves, vieilles & riches, ou des jeunes perſonnes riches auſſi, de perſuader qu'ils avoient ſeuls la clef du paradis, & que S. François avoit preſque déplacé S. Pierre, dans l'emploi précieux d'en ouvrir les portes.

On ſait juſqu'où les moines mendians porterent ſur tous ces articles la hardieſſe, encore plus que la ſubtilité. Il n'y avoit aucune de leurs égliſes qui ne contînt les reſtes de quelques ſaints renommés. Mais comme chacun ſongeoit à ſon bien-être, ſans s'embarraſſer de celui des autres; comme pour avoir plus de vogue on vouloit de toutes parts s'autoriſer par des noms célebres, on reſſuſcitoit à la fois, dans pluſieurs égliſes, les châſſes des mêmes ſaints.

On créoit des reliques, dont la ſuppoſition étoit démontrée par l'exiſtence même. On alloit juſqu'à offrir à la vénération des peuples les os de certains perſonnages qui n'avoient jamais vécu; & tous les objets d'un culte pieux, mais abuſif & mal réglé, attiroient un concours très-lucratif aux monaſteres

nafteres qui avoient eu le bonheur de les imaginer.



CHAPITRE XIII.

Protection donnée par les papes aux ordres mendians.

A ces artifices qui n'étoient bons que pour leurs fiecles, les françifcains, les dominicains & leurs protecteurs, joignirent des précautions capables de fubjuguer la poftérité. Ils favoient que les tems d'ignorance font la loi aux tems éclairés. Ceux-ci raifonnent fur les abus qu'ils trouvent établis, mais ils fe permettent rarement de les changer.

C'eft d'après ces principes qu'on équipa ces nouvelles troupes que l'on deftinoit à une guerre perpétuelle. On les arma de privileges, d'immunités, d'exemptions de tout genre. On les tira de la dépendance du clergé féculier, afin qu'elles n'euffent à répondre qu'à la cour de Rome. Elle en fit par tout

pays, des especes de détachemens avancés, postés pour veiller sur les démarches de ceux qu'elle vouloit assujettir. Chaque cloître devint une forteresse redoutable, où la puissance du saint-siege pouvoit braver sans danger les puissances ecclésiastiques & civiles.

Ces exemptions, il est vrai, n'étoient pas sans exemple, même dans la primitive église. On en avoit vu accorder en orient dès le quatrieme & cinquieme siecles; mais dès-lors elles étoient rares, & d'ailleurs fondées, comme celles dont on parle ici, sur l'ambition de quelque prélat accrédité, tel que celui de Constantinople, d'Alexandrie, ou de Carthage, qui vouloient s'attribuer une jurisdiction exclusive sur tous les monasteres situés dans d'autres dioceses. Car les papes ne sont pas les seuls évèques qui aient travaillé à s'assurer le premier rang dans le temporel; ce sont seulement ceux qui ont suivi leur plan avec plus de constance, & qui l'ont exécuté avec plus d'adresse & de bonheur.

Ce sont eux qui multiplierent le plus, dès le sixieme siecle, ces attributions faites à

leur cour, aux dépens des droits de la juriſdiction épiſcopale. S. Grégoire, un des plus habiles pontifes que Rome ait eus, un de ceux qui ont travaillé avec plus de ſuccès pour la grandeur & la fortune du ſaint-ſiege, fut auſſi le plus ardent promoteur des libertés clauſtrales; c'eſt lui qui a le premier employé cette formule conſacrée depuis dans le protocole de la chancellerie romaine, qui défend à toutes perſonnes, ſans exception, même aux rois, de rien détourner des biens attachés aux monaſteres.

Ce pape réduiſit le premier en ſyſtême ſuivi, l'idée de gagner les moines au ſaint-ſiege, en les arrachant à la juriſdiction des évêques. Il n'y eut pas, depuis lui, un ſeul de ſes ſucceſſeurs qui ne s'y conformât ſoigneuſement. Dès le douzieme ſiecle, leur politique à ce ſujet étoit déjà ſi bien connue, qu'en Angleterre, en 1175, un abbé de Malmsburg diſoit ouvertement devant une aſſemblée de prélats qui le vouloient juger : " Les abbés " ſont bien lâches & bien miſérables, de ne " pas anéantir la puiſſance des évêques,

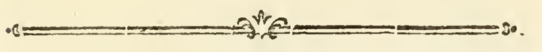
„ puiſque, pour *une once d'or par an*, ils „ peuvent obtenir de Rome une pleine li- „ berté. „

Le diſcours de ce hardi cénobite prouve que ce n'étoit pas pour rien que Rome affranchiſſoit les moines du joug épiſcopal: mais toute l'hiſtoire du tems prouve encore mieux que cet affranchiſſement prétendu n'étoit, autant qu'on le pouvoit, qu'un changement d'eſclavage. Les papes ôtoient aux évêques la ſupériorité des cloîtres, pour ſe l'approprier; comme les rois, à la même époque, vouloient que les ſerfs de leurs vaſſaux fuſſent libres, afin de devenir leurs maîtres.

Telle eſt la véritable origine de la ſituation où l'Europe catholique eſt étonnée encore aujourd'hui de ſe trouver. Elle n'a pas un ſeul état où les loix naturelles ne ſoient combattues par des loix qu'ils ne ſe ſont pas faites, & venues d'ailleurs. Tous ont dans leur ſein des enfans qui y ont pris une phyſionomie étrangere. Ils vivent ſans ſoin, ſans inquiétude, aux dépens du reſte de la famille; & ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt

qu'au lieu de travailler par reconnoiſſance à lui devenir utiles, ils ne ſe ſont pendant long-tems occupés que des moyens de la troubler.

A la vérité, on entend ſouvent s'échapper quelques murmures de leurs freres dépouillés & déshérités par eux ; mais la voix puiſſante des préjugés & de l'habitude les étouffe. On enviſage avec peine ces colonies d'enfans ingrats à la patrie qui les a produits, & attachés uniquement à celle qui les adopte. Cependant elles ſubſiſtent, par la raiſon que ce qui eſt établi eſt toujours difficile à renverſer.



CHAPITRE XIV.

Que juſqu'à l'époque de la fondation des religieux mendians, il n'y avoit pas eu de véritable guerre de religion dans le chriſtianiſme en occident.

Si du moins les nouveaux moines, pour troubler l'ordre, s'étoient contentés, comme

leurs prédéceſſeurs, d'une politique profane, l'abus auroit été moins déplorable. Il y auroit toujours eu de leur part une prévarication criminelle & révoltante; mais les prétextes étant de la même nature que les moyens, ſi on avoit pu leur reprocher d'être des guerriers indécens, on ne les auroit pas accuſés du moins d'être des profanateurs ſcandaleux & ſouvent encore plus inhumains.

Malheureuſement, depuis le treizieme ſiecle, aux efforts d'une ambition furieuſe ils joignirent les armes ſacrées : ils forcerent la religion de ſervir de prétexte & d'inſtrument dans leurs querelles ; ils imaginerent, ou ils étendirent ces maximes terribles du pouvoir des papes dans le temporel, de la néceſſité du feu contre les argumens indifférens, de l'utilité des guerres pour l'explication d'un paſſage obſcur. Dès-lors ils ouvrirent une nouvelle ſource, par où coula long-tems le ſang humain; ſource mal fermée encore aujourd'hui, & que l'antiquité, même chrétienne, n'avoit pas connue.

Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire. On y verra que juſqu'à la fondation des franciſcains, les papes n'eurent qu'une puiſſance mal affermie ; juſques là il ne s'étoit point élevé de véritable guerre de religion entre les chrétiens.

Les troubles excités par les eccléſiaſtiques ſéculiers ou réguliers, avoient eu déjà plus d'une fois pour objet des ſyllogiſmes ou des enthymêmes ; mais ils n'alloient pas tout-à-fait juſqu'à égorger ceux qui tiroient de mauvaiſes conſéquences des prémices. On ne ſe battoit point pour ſavoir ſi Dieu, après avoir proſcrit l'adoration des ſtatues dans l'ancienne loi, a eu deſſein de la permettre dans la nouvelle ; ou pour décider ſi les prêtres d'un ſiecle pouvoient faire des enfans légitimes, comme les ſaints d'un autre.

Il y eut toujours à la vérité des eſprits inquiets, qui pour ſe faire une réputation affecterent des ſentimens extraordinaires. Il y en eut d'autres qui, par le même principe, les combattirent avec l'aigreur dont ſont accompagnées ordinairement les querelles

théologiques ; mais les disputes ne s'étendoient point hors de l'église où elles naissoient ; elles auroient eu même encore moins d'éclat, si les fantômes d'empereurs, qui chanceloient alors sur le trône de Constantin, n'avoient eu la foiblesse de se décider toujours entre les deux partis, & d'en appuyer un par préférence.

Les ariens, dès les premiers siecles, comme je l'ai déjà observé, devinrent puissans en orient. Ils remplirent de leurs sectateurs les principaux sieges de l'Asie. Ils dominerent dans plus d'un concile : ils séduisirent la cour : ils intimiderent ou tromperent une partie de l'église : ils parurent réunir en leur faveur les deux autorités.

Le parti de S. Athanase, de son côté, eut recours à la ressource d'un parti opprimé. Ses zélateurs prodiguerent les argumens & même les prodiges. Ils assurerent que l'impie Arius, par une punition visible du ciel, étoit péri d'une mort honteuse, au moment où l'on vouloit forcer Alexandre, évêque de Constantinople, à le recevoir

à la communion des fideles.

Cependant, de tant d'audace ou de foiblesse, il ne résulta point de troubles sanglans dans la société civile; on se contenta d'exiler successivement de part & d'autre quelques prêtres intrigans & dignes d'être punis au moins par leurs cabales. On ne livra point de batailles pour savoir si le Christ étoit *omousios* ou *omoiousios*.

Il en fut de même de Manès, de Nestorius, de Pélage, & plus tard de Bérenger, de Gothescalc, &c. Ils ne furent attaqués & défendus qu'avec des argumens. Si l'on employoit quelquefois les dépositions & les excommunications, le châtiment ne tomboit que sur ceux qui le méritoient.

Le peuple en occident ne prenoit point de part à ces disputes obscures, qui n'étoient intelligibles, ni pour ceux qui les élevoient, ni pour ceux qui les jugeoient. Une pénitence plus ou moins rigoureuse, étoit l'unique peine du vaincu. De longs jeûnes & quelques coups de fouet, lui faisoient perdre l'envie de raisonner sur la *forme substan-*

tielle, ou ſur la *duplicité des natures.*

Le clergé ſéculier & les moines rentés reſtoient aſſoupis dans la molleſſe qui ſuit l'opulence. Diſtraits de ces combats chimériques par des intérêts preſſans, ils dédaignoient des orages dont même l'agitation ne venoit pas juſqu'à eux. Le profond mépris qu'ils marquoient pour les viſions de quelques prêtres indigens, les empêchoit de devenir dangereuſes. Les prélats & leurs chanoines, les abbés & leurs moines avoient des maitreſſes : ils levoient des ſoldats : ils défendoient avec vigueur les biens de l'égliſe, & laiſſoient à Dieu le ſoin d'éclaircir ſes dogmes.

Si, comme nous l'avons dit, ils entroient pour quelque choſe dans toutes les guerres, dans toutes les intrigues politiques, c'étoit comme princes ſéculiers, & non pas comme pontifes défenſeurs d'un culte dégradé. Ils ne maſſacroient point les hommes au nom du ciel. Les malheureuſes victimes qu'ils ſacrifioient à leurs intérêts, pouvoient combattre & périr ſans remords. L'anathême

ne ſuivoit pas juſqu'au tombeau leurs cadavres déshonorés.

Les papes attachoient quelquefois cet opprobre à la vie de leurs ennemis, pour rendre leur mort plus effrayante : mais ce fut toujours ſans effuſion de ſang. L'évangile, qui recommande la douceur, ne ſe prèchoit point avec le glaive ; on n'avoit point pris la précaution d'entourer l'égliſe de bûchers ardens, pour retenir, ou du moins pour conſumer ceux qui ſeroient tentés de s'en éloigner. Il eſt ſûr qu'elle fut plus paiſible & moins malheureuſe tant qu'elle n'eut à gémir que ſur les débauches ou ſur l'opulence de ſes miniſtres.

Mais quand elle eut dans ſon ſein des hommes fiers d'avoir renoncé juridiquement à tout ; quand des hommes, munis d'une indigence reſpectable & lucrative, ſe furent réduits à n'eſpérer d'autre gloire que celle de faire des argumens plus ſubtils que ceux de leurs confreres, ils chercherent tous les moyens imaginables de l'acquérir. Ne pouvant ſe battre, ni pour des terres, ni pour

des châteaux, ni pour des femmes, ils s'attacherent à perfectionner la controverse : elle devint leur unique étude & leur premiere passion.

Ils s'étudierent à fabriquer des argumens captieux, comme un conquérant habile s'applique à discipliner ses soldats. Alors naquit ou se développa la théologie scolastique, cet art absurde de substituer les mots aux choses, de déployer un verbiage intarissable sur des matieres inintelligibles ; alors on chercha des articles de foi dans Aristote.

Les papes, comme nous l'avons dit, trouvant sous leurs mains ces pépinieres d'argumenteurs robustes & infatigables, se hâterent de les transplanter par-tout. La facilité de les établir les fit multiplier ; l'apparence de vertu ou de foiblesse, sous laquelle ils s'annonçoient, les fit recevoir. Les privileges qu'on leur prodigua les rendirent défenseurs intrépides d'un pouvoir qui les récompensoit si bien. Il se trouva au pied du trône pontifical, un homme qui pût en un instant en lancer les ordres dans tout l'uni-

vers, & faire un devoir indifpenfable à cent mille bouches de les prêcher, à cent mille bras de les défendre.

Le fruit de cette inftitution fut d'abord la premiere guerre entreprife entre des chrétiens, purement pour réduire des hérétiques. S. Dominique (*) & deux cordeliers parurent à la tête d'une armée contre les vaudois. Ils prêcherent une croifade pour la deftruction de ce peuple pauvre & malheureux, qui ne commençoit à être connu que depuis qu'on le perfécutoit. Ils encourageoient les homicides en y attachant des indulgences, & faifoient de la gloire célefte le prix des plus cruels affaffinats.

(*) Une chofe bien finguliere, c'eft que les hiftoriens de S. Dominique racontent que fa mere étant groffe de lui, rêva qu'elle accouchoit d'un chien qui tenoit dans fa gueule un flambeau allumé. Les interpretes de ce fonge ridicule prétendent qu'il annoncoit la lumiere que cet enfant devoit un jour répandre dans l'Europe. Ils n'ont pas vu qu'on pourroit y trouver bien naturellement l'allégorie de l'inquifition, qui commence par mordre les infortunés qu'elle faifit, & finit par les brûler.

Dans le même tems se développoit au-delà des Alpes l'acharnement des guelfes & des gibelins. Les clefs choquoient les croix avec fureur. L'Italie vit renaître le siecle & les ravages des proscriptions. Le feu qui la dévoroit, après avoir été allumé par des papes, étoit attisé par des moines ; les cloîtres vomissoient de toutes parts des flammes qui redoubloient ce grand embrasement ; & ni les larmes, ni le sang des peuples abusés & opprimés, ne suffisoient pour l'éteindre.

Bientôt à ces horreurs succéderent des horreurs non moins déplorables. On vit briller les bûchers du concile de Constance, & l'inquisition s'affermit. On livra des batailles en Suisse, à la séparation de Luther & de Zuingle. Mille troubles déchirerent la France, à celle de Calvin. On donna la S. Barthélemi. Enfin l'on signa la ligue, où l'on vit des bataillons de moines mendians faire l'exercice, le casque en tête, & le mousquet sur l'épaule ; & Rome avec ses prêtres proscrire, faire assassiner des rois

légitimes, tandis qu'elle plaçoit au ciel & sur les autels les plus infames assassins.

Je ne cherche point dans cette énumération le triste plaisir de déshonorer des ordres distingués souvent par les vertus des particuliers, quoique funestes par les maux qu'ils causoient en général : mais enfin il faut démentir l'histoire, ou attribuer tant d'atrocités à l'établissement des religieux mendians. Je crois bien que, sans eux, la terre n'auroit pas laissé d'être ensanglantée : mais c'est à eux qu'il faut s'en prendre, si elle l'a été par un esprit de religion.

Cherchons comment une si petite cause a pu produire de si terribles effets. Examinons comment la besace de S. François est devenue une seconde boîte de Pandore, d'où sont sortis depuis cinq siecles presque tous les maux qui ont affligé l'église. Pénétrons la structure même de ces corps si singuliérement organisés, & voyons par quels secrets ils ont pu parvenir quelquefois à se rendre si redoutables, & presque toujours si dangereux.

Il y en a trois principaux, auxquels peuvent ſe rapporter tous les autres. C'eſt premiérement le ſacrifice abſolu des volontés entre les mains du ſupérieur, qui faiſoit de chaque moine l'organe d'une volonté étrangere. Secondement, l'uſage de la parole, qui leur donnoit un grand crédit parmi les peuples. Troiſiémement, l'adminiſtration des ſacremens, qui leur étant confiée preſque par-tout, au préjudice des paſteurs ſéculiers & ſans leur participation, les mettoit à portée de pénétrer dans les conſciences, & par conſéquent de les diriger comme ils le vouloient.

Examinons quel parti l'on tiroit de ces moyens; voyons comment un abus déplorable les faiſoit ſervir à élever aux papes dans tous les cœurs un trône contre lequel venoit ſe briſer le reſpect dû aux trônes ſéculiers & aux puiſſances légitimes.



CHAP.

CHAPITRE XV.

Que l'obéissance exigée des moines mendians, est une des principales causes qui en ont fait les perturbateurs des états politiques.

Ce qui fait la base la plus assurée d'un état militaire, c'est l'obéissance. C'est elle qui fait concourir tous les membres pour l'exécution de ce qui convient à une seule tète. C'est elle qui anéantit les intérêts particuliers, pour élever sur leurs débris une seule cause commune. Elle ferme tous les yeux, en mettant en action tous les bras. Elle sert tantôt de bandeau pour cacher les précipices, tantôt de frein pour dompter la raison qui murmure & veut essayer de se défendre.

Ce principe est l'essence du monachisme, & sur-tout des ordres mendians. Il n'y a pas une seule de leurs regles qui ne l'adopte. Toutes sont fondées sur cette maxime qui a tant alarmé dans les constitutions des jésuites: *Soyez sous la main de vos supérieurs*,

comme un bâton sous celle du vieillard dont il est l'appui. Dans tous les cloîtres on prêche l'abnégation de soi-même, & la nécessité d'une obéissance aveugle. La premiere démarche que l'on fait en y entrant, c'est de se charger de ces liens funestes, qui ôtent désormais à l'ame & au cœur toute espece de mouvement volontaire.

Un préfet qui veut suivre l'esprit de son institut, ne peut plus aimer que ce qu'on lui présente. Il ne doit réfléchir que quand on le lui ordonne. Il ne lui est permis de penser que de la maniere présente. Le moindre usage de sa raison est une révolte; il faut que toutes ses facultés restent dans l'inaction: il doit se considérer comme une masse privée de la vie, tant que le souffle créateur qui doit l'animer ne se fait pas sentir. Il est censé avoir fait d'autant plus de progrès vers la perfection, qu'il approche davantage de cette immobilité passive, où il est entiérement semblable au bâton qu'on lui propose pour modele.

Les moines ne seroient qu'inutiles, s'ils

reſtoient toujours dans cet état. Leur repos pourroit exciter les plaintes des politiques : mais il n'alarmeroit pas les gouvernemens. On ſe contenteroit de gémir, en leur voyant remplir infructueuſement de vaſtes terreins qui pourroient être mieux occupés.

Par malheur, ces bâtons qui n'offrent à la vue qu'une peſanteur, une inertie invincible en apparence, touchent tous à Rome par un bout, ainſi qu'à leur centre commun. Ils y devenoient autrefois, pour le ſouverain pontife, des leviers immenſes, qui lui ſervoient à ébranler ſans effort le monde chrétien. Un foible mouvement imprimé aux parties qui ſe trouvoient ſous ſa main, ſe faiſoit ſentir avec une promptitude & une accélération prodigieuſe aux extrêmités de l'Europe.

Archimede ne demandoit qu'un point d'appui, & un levier ſuffiſant, pour ſoulever le globe. Les papes avoient trouvé l'un & l'autre dans la religion & dans les inſtituts monaſtiques. Avec ce ſecours, ils agitoient de deſſus leur trône tous les royaumes,

comme un méchanicien habile, à force de cordes & de poulies, fait descendre ou monter à son gré les plus énormes fardeaux.

On conçoit sans peine combien la docilité ainsi exigée de tous les religieux, comme la premiere des vertus, devoit en faire des instrumens puissans. Ils étoient toujours prêts à se mettre en jeu, dès qu'on lâchoit le ressort destiné à la mouvoir. En vain auroient-ils voulu résister au mouvement qui les emportoit, ils traînoient par-tout la triste obligation de le suivre sans que rien pût les en dégager.

Une voix terrible leur répétoit à chaque instant ce mot accablant, *obéis*. Dans l'effroi qu'elle leur causoit, ils ne pouvoient se dispenser de répondre, *j'obéirai*. S'ils avoient balancé, les châtimens & les supplices auroient bientôt vaincu leur obstination.



CHAPITRE XVI.

Comment le miniſtere ſacré du ſacerdoce ſervoit aux moines mendians à régner ſur l'eſprit des peuples & à inquiéter les gouvernemens.

QU'ON ſe repréſente maintenant une foule de moines ſortant du cloître, avec le ſigne ineffaçable dont ils s'y étoient laiſſé marquer, le cœur plein des intérêts qu'ils avoient juré de défendre, l'eſprit occupé à chercher les moyens d'agrandir la puiſſance à laquelle ils s'étoient voués, & dont l'éclat rejailliſſoit en partie ſur eux. Qu'on les voie ſe répandre dans le monde, empreints, imbus de toutes les maximes de l'Italie, comme ces torrens qui, en ſe précipitant avec impétuoſité du haut des rochers, prennent & gardent la couleur du terrein ſur lequel ils ont commencé à rouler.

Ils ſe montroient aux peuples, armés du miniſtere de la parole : ils paroiſſoient preſque ſeuls chargés de prêcher & de conſom-

mer les plus ſacrés myſteres de la religion. On peut juger de la facilité qu'ils trouverent à s'emparer de la confiance publique, d'abord par ce dépôt reſpectable dont ils abuſoient, & enſuite par la ſituation où ſe trouvoit l'Europe quand ils s'y produiſirent.

Depuis pluſieurs ſiecles, la plus épaiſſe ignorance défiguroit cette partie du monde: le clergé ſéculier, au lieu de la combatre, contribuoit à l'augmenter. Les paſteurs, il faut l'avouer, avoient oublié toutes les regles de leur état; ils languiſſoient dans la diſſolution & la barbarie la plus révoltante. Loin de pouvoir enſeigner à leurs peuples les dogmes de la religion, la plupart les ignoroient eux-mêmes; l'exactitude avec laquelle ils recueilloient les dixmes & les autres revenus eccléſiaſtiques, étoit preſque la ſeule marque à laquelle on pût les reconnoître pour des miniſtres de l'égliſe. Ce fut dans ce moment que des nuées de jacobins, franciſcains, cordeliers, mineurs, &c. inonderent les villes & les campagnes.

Nous avons vu qu'ils étoient autoriſés

par des bulles de Rome à exercer les fonctions ſpirituelles avec une parfaite indépendance. Les évêques & les curés ne s'oppoſerent ni à ces bulles, ni aux privileges qu'elles donnoient. Elles attaquoient leurs droits réels, en tranſportant à d'autres, ſans leur conſentement, les prérogatives dont ils devoient ſeuls avoir la jouiſſance; mais auſſi elles paroiſſoient les dédommager, en rejetant ſur d'autres bras ce que leurs devoirs avoient de plus pénible. Ils n'étoient d'abord frappés que de ce ſoulagement apparent; ils appelloient eux-mêmes les religieux mendians, dont l'activité ſuppléoit à leur indolence.

Ces nouveaux manœuvres, introduits dans la vigne du Seigneur, y travailloient pour le clergé, ſans lui demander aucune récompenſe. Ils rempliſſoient les chaires & les confeſſionnaux, où les paſteurs légitimes dédaignoient de paroître. Ils introduiſoient la coutume flatteuſe pour le peuple, de dire des meſſes à ſon gré, & l'uſage utile pour eux d'exiger, pour les célébrer, une rétri-

bution que plusieurs des peres, au concile de Trente, n'ont pu s'empêcher de trouver indécente.

Ce divin sacrifice avoit été jusques là gratuit & même assez rare ; du moins les ministres n'en recevoient point le prix en détail. Ils ne prodiguoient point sous les yeux des hommes, le plus étonnant, le plus terrible de tous les mysteres, & celui par conséquent, qu'on auroit dû leur présenter le moins fréquemment, si l'on s'en rapportoit à notre foible raison, afin d'entretenir l'impression du spectacle.

Tel fut toujours aussi le principe de l'église jusqu'au moment où on la força d'employer une foule d'ouvriers évangéliques, qu'il fallut nourrir par un revenu journalier, tiré de l'autel : alors elle fut obligée d'adopter une condescendance qui lui est devenue depuis bien pernicieuse. On sait que l'abus des messes trop multipliées fut un des premiers objets qui attirerent la censure des réformateurs du seizieme siecle.

Ces hommes audacieux, trop fiers de

leurs lumieres naturelles, profiterent de l'efpece de langueur où l'on étoit tombé fur un dogme qui exige la foi la plus vive. Ils prétendirent que réitérer fi fouvent, fans néceffité, un myftere accablant pour la raifon, c'étoit l'avilir, & que la facilité même avec laquelle toutes fortes de mains l'opéroient, en prouvoit l'impoffibilité.

Ce blafphême a fait beaucoup d'impreffion fur les efprits dans les tems poftérieurs; mais à la naiffance des ordres mendians, perfonne ne fut frappé de la réflexion qui l'a occafionné. La religion confiftoit prefque entiérement dans des pratiques extérieures, qui font toujours le culte du peuple; il aimoit à fe voir le maître d'en difpofer pour un prix modique.

Il fe plaifoit à penfer que, pour un peu d'argent, il pouvoit fe procurer à chaque inftant la plus grande des confolations qu'offre le chriftianifme. Cette fonction augufte du facerdoce lui infpiroit du refpect pour les moines, qui la rempliffoient avec activité. Ils lui paroiffoient prefque feuls dignes

de l'exercer , parce qu'ils l'exerçoient toujours.

L'efficacité d'ailleurs qu'on y attachoit, la lui rendoit encore plus précieuse ; & les mains qui en paroissoient sans cesse occupées, plus vénérables. On multiplioit les révélations des peines du purgatoire, & du soulagement procuré aux ames qui les souffroient, par des messes dites en leur intention. Les livres des mendians & leurs sermons étoient pleins d'anecdotes plus frappantes, plus remarquables les unes que les autres à ce sujet. Il n'y avoit point de jour où quelques morts n'apparussent pour demander des prieres. Les bouches qui en prêchoient l'utilité étant aussi celles qui se chargeoient, pour une modique rétribution, d'ouvrir par ce moyen les portes du ciel aux infortunés qui révéloient le secret de leur exclusion, les confidens du mal étant aussi les administrateurs du remede, les sacristies devinrent des especes de banques, où l'on prenoit pour les morts des lettres de change à vue sur le ciel ; & les couvens,

nantis de ces entrepôts lucratifs, s'assurerent exclusivement la bienveillance & l'argent des vivans.



CHAPITRE XVII.

Comment la prédication fut encore une arme dangereuse, quand on l'eut abandonnée aux religieux mendians.

Ce n'est pas tout : les peuples s'attachoient encore à eux par l'habitude de ne recevoir que de leurs mains le pain de la parole divine. Leur éloquence grossiere & faite pour eux, les transportoit d'admiration. Ils employoient des expressions à sa portée, des images dont l'indécence ne lui paroissoit qu'une naïveté pleine d'agrémens. Ils remplissoient leurs discours de familiarités révoltantes, d'obscénités odieuses & de déclamations ridicules. Cependant, avec ces dégoûtantes rapsodies, frere Menot & frere Maillard arrachoient des larmes aux plus nombreux auditoires : ils remuoient les ames

auſſi vivement que l'ont jamais fait dans les ſiecles polis les Cicerons & les Démoſthenes.

On parle quelquefois des ravages que font les mauvais livres ; le gouvernement ſévit ſouvent contre eux & contre leurs auteurs. Je n'ai pas deſſein de blâmer une police qui paroît intéreſſante pour le repos des états ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer, comme j'aurai encore occaſion de le faire ailleurs, que ces écrivains ſi rigoureuſement punis, ne font jamais dangereux pour le général. Ils ne peuvent exciter au plus qu'une admiration froide. Il eſt impoſſible qu'une lecture faſſe des enthouſiaſtes. Tous les hommes qui, dans la retraite, parcourent des yeux un ouvrage quel qu'il ſoit, ſe défendent aiſément du fanatiſme, quand il ſeroit compoſé pour l'inſpirer.

Cette paſſion furieuſe n'a de priſe ſur eux, que quand ils ſont raſſemblés, & qu'un d'entr'eux a le droit de ſe faire écouter des autres. On ne ſauroit concevoir quel effet produit alors ſur une troupe nombreuſe la déclamation la plus foible, débitée avec cha-

leur, & ſoutenue d'un ton & d'un geſte impoſans.

Les ames les plus molles ſont les premieres échauffées. Le feu qui s'y nourrit ſe communique aux plus fortes par le voiſinage. Il ſemble que les regards & l'haleine de ceux qui l'ont reçu, le portent & le ſoufflent dans les cœurs de ceux qui balancent à le recevoir. En peu de tems, tous s'animent, tous s'embraſent involontairement. De tant de flammes particulieres ainſi réunies, ſe forme bientôt un incendie général, qui porte partout la déſolation & l'effroi.

Croit-on que ce ſoit par ſes livres que Luther eſt parvenu à porter un coup mortel à la puiſſance papale? Non, ſans doute. Ces ouvrages groſſiers n'auroient jamais fait d'enthouſiaſtes, s'ils n'avoient été ſecondés par des ſermons. C'eſt l'orateur, & non l'écrivain, qui a ruiné Rome. Aſſurément les philoſophes de nos jours ont un plus grand mérite que Luther; ils ont même un plus grand parti. Cependant, parce qu'ils ne prêchent pas, parce qu'ils ſe contentent d'é-

crire, ils ne renverſent point Rome ; ils la rendent mépriſable, & ne l'empêchent pas de ſubſiſter.

Cette arme qui lui fut ſi funeſte dans la main de Luther & de ſes contemporains, l'avoit admirablement ſervie pendant trois ſiecles. C'eſt par elle que les moines donnoient aux états des ſecouſſes ſi violentes. Voilà comment S. Bernard faiſoit en un inſtant, d'une foule de brigands impitoyables, une aſſemblée de croiſés attendris. C'eſt ainſi que les prédicateurs mendians, ſans avoir peut-être ſon éloquence, obtenoient auſſi des ſuccès qui ne paroiſſoient moins conſidérables que parce que l'objet en étoit différent.

CHAPITRE XVIII.

Uſage & abus que faiſoient de la confeſſion les moines mendians, pour étendre le pouvoir de la cour de Rome.

ENFIN il y a plus encore : en deſcendant de ces trônes où ils commandoient impérieu-

ſement aux cœurs, ils paſſoient dans les tribunaux ſecrets de la pénitence, où ils achevoient de les ſubjuguer. Ils venoient de prêcher la néceſſité de travailler, par la confeſſion, à s'ouvrir le ciel. Ils avoient prouvé que Dieu même leur en avoit confié les clefs par l'entremiſe de ſon vicaire. On couroit à eux de toutes parts, pour s'en aſſurer l'entrée ; mais les clefs myſtérieuſes ne tournoient ſouvent dans leurs mains que ſuivant les ordres ſupérieurs émanés de la cour de Rome.

Quand, par exemple, un prince éclairé paroiſſoit réſolu à ſoutenir l'honneur & les droits de ſa couronne ; quand, au lieu de fléchir à l'approche d'une excommunication inique, il s'armoit d'une nouvelle fermeté, & ne répondoit aux décrets injuſtes du vatican que par la défenſe très-juſte & très-ſage d'y laiſſer porter les tributs que les collecteurs Italiens arrachoient de tous les côtés dans ſes états ; pour l'affoiblir on attaquoit la conſcience du peuple, comme quand on veut renverſer un grand arbre on commence par en couper les racines.

On mettoit les royaumes en interdit, on délioit les sujets de leur serment de fidélité ; c'est-à-dire, qu'on faisoit cesser toutes les pratiques extérieures de la religion, & qu'on prescrivoit aux particuliers de ne plus obéir à leur souverain, ou même de s'en choisir un autre. Le pape, comme dépositaire du pouvoir divin, & au nom des apôtres S. Pierre & S. Paul, foudroyoit le prince qui lui résistoit. Il le déclaroit rebelle à Dieu, & par conséquent déchu sans exception de tous les droits que lui donnoit sa place.

Cet arrêt passoit bientôt les Alpes. Il trouvoit au-delà, des mains préparées pour le mettre à exécution. Les habitans des cloîtres sur-tout, étoient exacts à observer la premiere défense, & ardens à prêcher la nécessité, pour le salut, de se conformer à la seconde. Ils montroient un prince hérétique, retranché du sein de l'église sur la terre par un décret infailliblement confirmé dans le ciel. Ils le peignoient dévoué aux flammes de l'enfer, devenu la proie & bientôt le compagnon des esprits malins qui y gémissent.

Ils

Ils repréſentoient hautement combien il ſeroit honteux & funeſte de ſe ſoumettre aux ordres d'un damné, à l'ignominie d'avoir pour maître un miſérable prêt à ſubir les plus infames ſupplices. A la deſcription de ces tourmens, ils joignoient la menace effrayante de les faire partager à tous ceux qui oſeroient ne pas l'abandonner.

Ces images hideuſes conſternoient le peuple. D'ailleurs, les cérémonies lugubres dont cette eſpece de révolution étoit accompagnée, le pénétroient d'effroi. Il voyoit les égliſes déſertes ou fermées : les ſtatues de ſes ſaints étoient voilées, & les autels dépouilles d'ornemens; tout lui paroiſſoit plongé dans un ſombre ſilence. Cette eſpece de deuil univerſel nourriſſoit & redoubloit ſon accablement. Il reſſembloit aux Egyptiens, qui, dans une des plaies de leur pays, au milieu de ces ténebres épaiſſes dont ils furent affligés par Moyſe, s'imaginoient découvrir, à travers l'obſcurité, des ſpectres & des fantômes prêts à les dévorer. Il frémiſſoit de même à l'aſpect de cet appareil dreſſé contre lui. Dans la langueur générale

où il croyoit voir tomber la nature, il appercevoit les avant-coureurs de ces tourmens éternels dont ſes oreilles étoient ſans ceſſe rebattues.

Afin même qu'il ne lui reſtât aucune reſſource pour ſe défendre de la terreur qu'ils inſpiroient, on forçoit le clergé ſéculier à paroître la partager involontairement.

Les moines tonnoient dans les univerſités, qui ſembloient alors faire la gloire & l'appui de l'égliſe. Ils avoient été déclarés capables d'y prendre des grades. Ils y dominoient par leur nombre, avant qu'on ſe fût aviſé de le réduire en le fixant; & on ne s'en aviſa que fort tard.

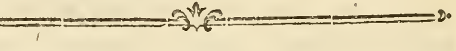
Ces corps ſe voyoient donc, en gémiſſant, emportés par un mouvement qu'ils ne s'étoient pas donné. Les réſolutions les plus déshonorantes y paſſoient à la pluralité des voix. On étoit tout ſurpris de voir ſortir de ces aſſemblées de docteurs ſages & modérés d'ailleurs, des reſcrits forcenés qui les couvroient de honte. On s'en ſervoit cependant pour faire impreſſion ſur le public. Des pieces déſavouées par la plus ſaine partie du corps, ſe donnoient, comme il arrive tou-

jours, pour le fruit d'un accord parfait & d'un concert unanime.

Si l'on veut avoir une preuve & en même tems un tableau bien ſenſible de tout ce manege, on n'a qu'à ſe rappelier ce qui s'eſt paſſé en France depuis le maſſacre des vaudois, juſqu'à celui des proteſtans; on n'a qu'à jeter les yeux ſur les triſtes événemens qui l'ont affligée depuis l'aſſaſſinat du duc d'Orléans, juſtifié publiquement par le cordelier Jean Petit, juſqu'à ceux de Henri III & de ſon ſucceſſeur, médités, exigés, entrepris même par des moines mendians de toutes les livrées & de tous les inſtituts. Par-tout on verra des déclamations emportées & des auditeurs ſéduits, des directeurs fourbes & des pénitens aveugles.

Des chaires & des confeſſionnaux y ſont toujours la décoration des tragédies atroces qu'on repréſentoit dans ces tems malheureux. C'eſt là qu'on plaçoit des torches ardentes, deſtinées à éclairer, & enſuite à embraſer la ſcene. C'eſt de là qu'on donnoit le ſignal de la révolte, & que des bouches audacieuſes ne craignoient point de pro-

ſaner la ſainte-écriture, en y cherchant des exemples pour autoriſer les plus criminels excès. C'eſt là enfin qu'on faiſoit du meurtre de ſes freres une action légitime, & de celui d'un roi un ſacrifice de bonne odeur, propre à obtenir de Dieu la rémiſſion infaillible des péchés.



CHAPITRE XIX.

Que tous les maux dont on vient de parler eurent lieu dès le commencement de l'inſtitution des mendians.

Et il ne faut par croire que tous ces abus ſe fuſſent gliſſés lentement, par la ſucceſſion des ſiecles, dans des ordres commencés en apparence avec une perfection ſi éclatante. Il ne faut pas penſer qu'ils ne ſoient devenus que bien tard propres aux uſages funeſtes auxquels on les employoit. Moins de trente ans après leurs inſtitutions, ces abus étoient au comble. Voici comme le clergé parloit d'eux en corps dès l'année 1243.

« Depuis leur commencement, la haine » qu'ils ont conçue contre nous les a portés

„ à décrier notre vie & notre conduite dans
„ leurs ſermons; & ils ont tellement dimi-
„ nué nos droits, que nous ſommes réduits
„ à rien. Au lieu qu'autrefois, par l'auto-
„ rité de nos charges, nous commandions
„ aux princes & nous faiſions craindre des
„ peuples, maintenant nous en ſommes
„ l'opprobre & la riſée. Ces freres, mettant
„ la main dans la moiſſon d'autrui, nous
„ ont peu à peu dépouillés de tous nos avan-
„ tages; s'attribuent les pénitences, le bap-
„ tême, l'onction des malades & les cime-
„ tieres. Et maintenant, pour diminuer
„ d'autant plus nos droits & détourner de
„ nous la dévotion des particuliers, ils ont
„ inſtitué deux nouvelles confrairies, où
„ ils reçoivent ſi généralement les hommes
„ & les femmes, qu'à peine s'en trouve-t-il
„ quelqu'un qui ne ſoit inſcrit dans l'une ou
„ dans l'autre. Enſorte que les confreres
„ s'aſſemblant dans leurs égliſes, nous ne
„ pouvons avoir nos paroiſſiens dans les
„ nôtres, les jours ſolemnels; & ce qui eſt
„ pire, ils croient mal faire s'ils entendent
„ la parole de Dieu d'autres que de ces

„ freres. D'où il arrive qu'étant fruſtrés des „ dixmes & des oblations, nous ne pouvons „ vivre ſi nous ne nous occupons à quelque „ travail, quelque art méchanique, ou quel- „ que gain illicite.

„ Nous ne différerons plus déſormais des „ laïques ; & notre condition eſt pire, en „ ce que nous ne pouvons être ni laïques „ en conſcience, ni clercs avec honneur. „ Que reſte-t-il donc, ſinon d'abattre de „ fond en comble nos égliſes, où il ne „ reſte qu'une cloche & quelques vieilles „ images enfumées ? Hélas ! pluſieurs lieux „ autrefois célebres par quantité de mira- „ cles ſuivant la dévotion des fideles, ſont „ remplis de meubles des particuliers ; les „ autels, autrefois ſi ornés, ſont à peine „ couverts d'une ſimple nappe trouée ; le „ pavé, qu'on lavoit ſoigneuſement & que „ l'on jonchoit de fines herbes & de fleurs, „ eſt ſale & poudreux. Cependant les prê- „ cheurs & les mineurs, devenus nos maî- „ tres, qui ont commencé par des cabanes „ & des taudis, ont élevé des palais ſoute- „ nus ſur de hautes colonnes, & diſtribués „ en divers appartemens, dont la dépenſe

„ devoit être employée au befoin des pau-
„ vres : & ces freres, qui dans la naiffance
„ de leur religion fembloient fouler aux
„ pieds la gloire du monde, reprennent le
„ fafte qu'ils ont méprifé ; n'ayant rien, ils
„ poffedent tout, & font plus riches que
„ les riches même : & nous, qui paffons
„ pour avoir quelque chofe, fommes réduits
„ à mendier. C'eft pourquoi nous nous je-
„ tons aux pieds de votre majefté, pour la
„ fupplier d'apporter un prompt remede à
„ ce mal ; de peur que, la haine croiffant en-
„ tre nous & ces freres, la foi ne foit mife
„ en péril, par cela même qu'on croit de-
„ voir l'augmenter. „

C'eft Mathieu Paris qui nous a confervé ce monument précieux. Trois ans après il préfente un autre tableau de la conduite des mendians, qui ne leur eft pas plus favorable.

“ Les religieux mendians, dit-il, fe ren-
„ doient odieux aux anciens moines & aux
„ prêtres féculiers, en faifant trop valoir
„ les privileges des papes, qui ordonnoient
„ aux évêques de les admettre à la prédica-
„ tion & à l'adminiftration de la pénitence.

„ Ils exigeoient qu'on fit lire publique-
„ ment ces privileges dans les églifes ,
„ & demandoient à ceux qu'ils rencon-
„ troient , même à des religieux : vous êtes-
„ vous confeffés ? oui , répondoit le parti-
„ culier. A qui ? à mon curé. C'eft un igno-
„ rant qui n'a jamais étudié en théologie ni
„ en décret. Venez à nous, qui favons diftin-
„ guer la lepre de la lepre , & qui avons reçu
„ les grands pouvoirs que vous voyez. Ainfi
„ plufieurs laïques, principalement les no-
„ bles & leurs fermiers , méprifant leurs
„ curés & leurs prélats, fe confeffoient aux
„ freres prêcheurs ; & ce mépris étoit fort
„ fenfible aux fupérieurs ordinaires. Les
„ paroiffiens péchoient plus hardiment ,
„ n'étant plus retenus par la crainte d'en
„ rendre compte à leurs curés, & fe difoient
„ l'un à l'autre : prenons librement nos plai-
„ firs ; nous nous confefferons fans peine à
„ quelqu'un de ces freres prêcheurs & mi-
„ neurs qui pafferont chez nous , que nous
„ n'avons jamais vus, & que nous ne rever-
„ rons jamais. Quelques freres prêcheurs
„ vinrent à l'églife de S. Alben , où l'archi-
„ diacre tenoit fynode felon la coutume : &

„ l'un d'eux demanda impérieuſement que „ l'on fît ſilence, pour entendre ſa prédica- „ tion ; mais l'archidiacre l'arrêta, traitant „ leur conduite de nouveauté, & diſant qu'il „ ſe vouloit tenir à l'ancien uſage, ſuivant „ lequel chacun ſe doit confeſſer à ſon pro- „ pre prêtre ; & pour le prouver, il rapporta „ le canon du concile de Latran, tenu ſous „ Innocent III, en 1215. „

L'archidiacre avoit tort, ſans doute, de rappeller au bout de trente ans un canon qu'on s'étoit permis de violer ſous les yeux même & pendant la tenue du concile qui l'avoit porté : mais ce canon inutile n'en étoit pas moins ſage ; & la réclamation infructueuſe qu'on en faiſoit, étoit elle-même une preuve du beſoin qu'on auroit eu de l'obſerver exactement.

Je pourrois étendre encore bien plus loin ces obſervations & les preuves qui les appuient : mais en voilà aſſez pour démontrer qu'il n'y a ni imprudence ni malignité dans ce que j'ai avancé au ſujet de la part qu'ont eu les ordres mendians, à tous les crimes religieux commis depuis leur formation. Il eſt clair qu'ils ont pu en devenir les principaux

inſtrumens ; il l'eſt encore davantage qu'ils ont fait à cet égard tout ce qu'ils ont pu.

Ce n'eſt pas qu'en commençant ils ſe propoſaſſent précisément d'encourager la ſcélérateſſe, & d'enſeigner les maximes les plus contraires au repos de la ſociété : ce comble de la dépravation n'eſt ni croyable ni poſſible dans aucune eſpece d'établiſſement humain. Ils ne voyoient d'abord que la néceſſité d'obéir ſans replique à un prince étranger, qu'ils reconnoiſſoient pour leur véritable maître. Ce premier pas fait, leur rendoit tout le reſte facile.

Ils ſe croyoient obligés à défendre ſon pouvoir. Après avoir épuiſé en ſa faveur les moyens légitimes, ils en venoient avec moins de répugnance à ſe ſervir des autres. Dans les choſes qui ſurvenoient entre les deux autorités, ils ſe mêloient bientôt comme parties intéreſſées, quoiqu'ils n'y fuſſent entrés que comme mercenaires très-ſubalternes. L'entêtement naturel à l'eſprit humain, le deſir auſſi naturel de voir triompher un parti auquel ils étoient liés par des engagemens ſacrés, les précipitoit dans les extrêmités les plus terribles. Ils arri-

voient, à la fin du combat, à des horreurs dont ils ne se feroient jamais cru capables en le commençant. Ils étoient emportés presque involontairement au-delà de leurs propres desseins; comme un sauteur qui, après s'être donné un élan pour franchir un fossé, dépasse presque toujours le bord qu'il vouloit atteindre.

J'avoue qu'une partie de ces dangers ne subsistent plus; les institutions d'un fanatisme ignorant & grossier, perdent de leur vigueur dans un siecle éclairé. Le pouvoir des généraux d'ordre ne peut plus guere aujourd'hui leur servir à faire commettre des forfaits éclatans. Ils n'oseroient employer les mains dont ils disposent, à semer ouvertement les poisons que le terrein n'est plus préparé à recevoir.

La lumiere, à la vérité, n'a point encore pénétré dans l'intérieur des cloîtres. Elle vient mourir contre les murailles de leur enceinte. L'habitude & le préjugé y sont continuellement en sentinelle. Ces deux ennemis de la raison y répandent plus de bandeaux, que leur rivale n'y peut introduire de rayons.

Cependant le jour que celle-ci produit aux environs, rend moins noire & moins affreuse l'obscurité que les autres tâchent de redoubler. L'ombre y devient moins épaisse, par le voisinage des endroits que le soleil éclaire. Il y naît une espece de foible crépuscule, capable au moins de dessiller un peu les yeux malades qui en sont frappés.

D'ailleurs, tout est en paix autour d'eux. Les matieres combustibles, dont la théologie scolastique armoit autrefois tant de mains, reposent dans la poussiere des bibliotheques. Un souverain mépris est l'accueil destiné à tout ce qui en conserve encore la moindre odeur. Les punitions sont prêtes pour quiconque oseroit se hasarder à les tirer du tombeau où on les a très-sagement ensevelis. De cette position, il résulte pour nous un tems assez serein; & les monasteres ne seront pas absolument à craindre, tant qu'il ne s'y élevera point d'exhalaisons capables de le troubler.

FIN.

